

**Création, éthique et vérité. Broch et Blanchot**

suivi de

**En trompe-l'oeil**

par

Julie BOURGON

Mémoire de maîtrise soumis à la  
Faculté des études supérieures et de la recherche  
en vue de l'obtention du diplôme de  
Maîtrise ès Lettres

Département de langue et littérature françaises  
Université McGill  
Montréal, Québec

mai 1997

© Julie Bourgon, 1997



**National Library  
of Canada**

**Acquisitions and  
Bibliographic Services**

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

**Bibliothèque nationale  
du Canada**

**Acquisitions et  
services bibliographiques**

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file Votre référence*

*Our file Notre référence*

**The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.**

**The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.**

**L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.**

**L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.**

0-612-37193-X

**Canada**

## Remerciements

Pour leur disponibilité, leur lecture patiente et leurs judicieux conseils, sincères remerciements aux professeurs François Ricard et Yvon Rivard.

Au professeur Diane Desrosiers-Bonin, pour un enseignement sans lequel mon texte critique n'aurait peut-être qu'effleuré la surface du sujet: merci.

Pour leur lecture attentive, leurs critiques et leurs commentaires constructifs, leur secours et leur encouragement, un gros merci à Marie-France Forest, à Jacynthe Dessureault et à Dominic Lapointe.

## Table des matières

|                         | p.   |
|-------------------------|------|
| Remerciements.....      | i    |
| Table des matières..... | ii   |
| Résumé.....             | iii  |
| Abstract.....           | iiii |

### **Texte de critique**

|  |    |
|--|----|
| <i>Création, éthique et vérité. Broch et Blanchot.....</i> | 1  |
| Bibliographie.....   | 35 |

### **Texte de création**

|                              |    |
|------------------------------|----|
| <i>En trompe-l'oeil.....</i> | 38 |
|------------------------------|----|

## Résumé

### Texte de critique:

L'essai Création, éthique et vérité. Broch et Blanchot questionne, à partir de *Création littéraire et connaissance* de Hermann Broch, et de *L'Espace littéraire* de Maurice Blanchot, la possibilité et la nécessité, pour un écrivain, d'oeuvrer dans le domaine de la fiction (mensonger, par définition) tout en respectant une exigence éthique de vérité.

### Texte de création:

Le récit En trompe-l'oeil rend compte, en quelques épisodes, du parcours de la protagoniste Mance Dussault qui, au lendemain d'une rupture amoureuse, est contrainte d'apprendre à définir seule son identité, au-delà du regard de l'autre. Cette quête est d'autant plus ardue que Mance est déchirée entre ses passions de jadis et les rêves qui l'attirent maintenant hors de ce qu'elle a toujours été. Mais voilà: le voile de la nouveauté peut cacher un bien noir visage...

## Abstract

### Criticism:

Inspired by Hermann Broch's essay *Création littéraire et connaissance* and Maurice Blanchot's *L'Espace littéraire, Création, éthique et vérité*, Broch et Blanchot questions both the possibility and the necessity for a writer to maneuver within the realm of Fiction (i.e. inevitably the realm of Lies), while following an ethical code of Truth.

### Fiction:

En trompe-l'oeil is a novella about Mance Dussault who, after parting from her lover, is compelled to redefine her own identity, by herself and outside of the gaze of the Other. Her quest is complicated by the fact that she is torn between her passions from the past and her current dreams which are luring her into a state of being never experienced before. Furthermore, the veil of novelty could hide a side of reality darker than suspected.

Création, éthique et vérité. Broch et Blanchot

Confrontée au problème de la vérité dans notre propre pratique créatrice et désireuse d'en saisir les enjeux, nous nous sommes posé la question suivante: Est-il possible et nécessaire, pour un écrivain, d'oeuvrer dans l'univers de la fiction («mensonger», par définition) tout en respectant une exigence éthique de vérité? En d'autres termes, peut-on et doit-on créer en fonction du vrai dans le domaine du faux? Question, donc, qui commande la recherche de la vérité comme poussée, comme pulsion et comme moteur du travail créateur.

Dans cette perspective, l'exigence éthique de vérité dans le travail créateur n'est pas réduite au problème de la représentation; il ne s'agit pas de se demander s'il est possible de reproduire le monde véritable par l'écriture, mais plutôt de chercher à savoir dans quelle mesure l'écrivain de fiction pourrait et devrait orienter sa poussée créatrice en fonction de sa vérité propre ou de celle de tout autre absolu. On comprendra alors que notre réflexion ne concerne pas le réalisme; même si ce courant a voulu la «vérité» dans la littérature, même s'il a



cherché à «faire vrai», l'auteur réaliste n'a pas nécessairement travaillé en fonction et au service d'une exigence *morale* de vérité. Car, comme l'explique R.L. Stevenson:

La question du Réalisme, cela doit être clair, en dernière analyse, ne concerne en rien la "vérité fondamentale", mais relève de la seule technique littéraire. Soyez aussi "idéal" et abstrait que vous voudrez, vous n'en serez pas moins véridique. Mais si vous êtes faible, vous courez le risque d'être inexpressif et ennuyeux, tandis que si vous êtes fort et honnête, vous pouvez réussir un chef-d'oeuvre<sup>1</sup>.

Jusqu'ici, bien que le Département de français de l'Université Yale ait publié récemment un numéro spécial sur la question de l'éthique en littérature<sup>2</sup>, il appert que peu de théoriciens se sont encore vraiment penchés sur les aspects philosophiques de la création littéraire. De fait, la possibilité et la nécessité d'écrire des textes de fiction tout en respectant une exigence éthique de vérité n'a guère été examinée par le milieu universitaire; alors qu'on s'est abondamment penché sur la relation littérature-réalité et, par extension, littérature-vérité, peu d'études ont abordé la question de la vérité comme mouvement ou essence créatrice en littérature.

Sans prétendre trouver une solution à ce problème plus ou moins abstrait, cet essai proposera l'étude de la question de l'exigence éthique de vérité dans la

---

<sup>1</sup>R.L. STEVENSON. Essais sur l'art de la fiction, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1988, p.225.

<sup>2</sup>NOUVET, Claire (éd.). "Literature and the Ethical Question", dans Yale French Studies, no.79, 1991.

création littéraire à partir de deux ouvrages importants dans le champ de la réflexion philosophique sur la littérature: *Création littéraire et connaissance*<sup>3</sup> de Hermann Broch, et *L'Espace littéraire*<sup>4</sup> de Maurice Blanchot, qui sont tous deux parus, dans leur version originale, en 1955.

*Création littéraire et connaissance* est un recueil d'essais sur la philosophie de l'art réunis au lendemain de la mort de Hermann Broch par Hannah Arendt. Aussi, même si la plupart des textes ont été rédigés pendant l'entre-deux-guerres, près de deux décennies peuvent parfois les séparer (par exemple, *Le mal dans le système de valeurs de l'art* a été publié en 1933, alors que *Hofmannsthal et son temps* date de 1951); c'est dire que les conceptions de Broch peuvent évoluer d'un texte à l'autre. Ainsi, tandis que ses premiers écrits posaient que seuls l'art et la littérature pouvaient mener à la *connaissance*, cet ingénieur, mathématicien et psychologue en est venu, à la fin de sa vie, à affirmer la primauté de la science sur l'art<sup>5</sup>. Mais puisque la littérature est notre sujet d'attention, seules les réflexions et les théories de Broch traitant du travail créateur en littérature seront abordées ici.

---

<sup>3</sup>Hermann BROCH. *Création littéraire et connaissance*, Paris, Éditions Gallimard, coll. "Tel", 1985 (1966-version française), 376 pp.

Toute citation tirée de cet ouvrage sera désormais suivie de (C.C., p.x).

<sup>4</sup>Maurice BLANCHOT. *L'Espace littéraire*, Paris, Éditions Gallimard, coll. "Idées", 1955, 379 pp.

Toute citation tirée de cet ouvrage sera désormais suivie de (E.L., p.x).

<sup>5</sup>Voir Hannah ARENDT. "Introduction" (C.C. pp.7-43).

D'abord, Broch considère que de tout temps, c'est dans l'art (et, de fait, dans la littérature) que s'est manifesté de la manière la plus frappante le style de vie des époques. Ainsi, l'art rend manifeste que le monde est en proie à un processus de dégradation des valeurs depuis la Renaissance, à cause de l'éclosion du positivisme, de la montée du protestantisme et de l'abandon progressif de l'image platonicienne du monde<sup>6</sup>, abandon ponctué par le «Dieu est mort» de Nietzsche. Cette dégradation atteint son aboutissement dans l'Europe de l'entre-deux-guerres: la Grande Guerre, explique Broch, a engendré la destruction du système global des valeurs, destruction à la suite de laquelle «les différentes zones de valeurs se sont rendues successivement indépendantes» (C.C., p.330), laissant l'homme sans plus aucun système éthique total, sans aucun *absolu* auquel se référer. Dans un monde guerrier où l'homme confronté à la mort doit tout faire pour assurer son salut, les repères deviennent confus: le bien et le mal s'inversent dans une anarchie de systèmes où plus rien n'est tout à fait noir ni tout à fait blanc. Et l'art, comme expression de son époque, est soumis à la même confusion morale: si, traditionnellement, l'on déterminait sa qualité par le seul pôle du bien (de l'éthique) puisqu'il était au service de la religion, ce «bon art» ne forme plus désormais qu'une partie de la zone des valeurs de l'art: «On peut voir l'expression

---

<sup>6</sup>«[...] selon laquelle une "valeur" suprême absolue, donc non terrestre, confère à toute action de l'homme sa "valeur" et son sens relatif et échelonné dans une hiérarchie des valeurs» (Hannah ARENDT, «Introduction», C.C., p.16).

artistique du temps», écrit Broch, «dans l'immense tension qui existe entre le bien et le mal à l'intérieur de l'art» (C.C., p.333). Ce mal dans le système de l'art, c'est le *kitsch*<sup>7</sup> (C.C., p.333), qui a pour but axiologique l'esthétique (le beau) plutôt que l'éthique (le bien).

Le kitsch, dans l'esprit de Broch, est un système de *mal radical* (anti-éthique), car il tend vers l'absolu du fini et vers la non-valeur (la mort). Aussi, celui qui a pour système de valeurs le kitsch travaille-t-il au service de la mort, puisqu'il a pour but d'arriver au résultat esthétique avant de travailler en fonction de l'éthique; il préfère le bel effet à l'authenticité et, conséquemment, il empêche l'évolution de la connaissance (qui, selon Broch, est nécessaire à la vie), car il se contente de reproduire ce qui a déjà été fait:

En d'autres termes, il succombera sans cesse à l'influence dogmatique de ce qui fut, [...] il utilisera des vocables préfabriqués qui, entre ses mains, se figent en clichés, témoignant là aussi de la *nolitio*, l'aversion pour la bonne volonté, pour l'acte divin de création que représente la valeur (C.C., p.361).

Or, si l'art de l'entre-deux-guerres reflète le mal qui s'est immiscé au sein de son système, Broch pense que pour pallier le chaos moral dans lequel il est noyé et, de fait, triompher de la mort, l'homme de cette époque devrait réaliser une

---

<sup>7</sup> Concept traduit par l'expression "art tape-à-l'oeil". «Le mot allemand *Kitsch* n'a pas d'équivalent en français. Il désigne tous genres d'objets de mauvais goût, la pacotille à prétention artistique, qui vulgarise en grande série un poncif, mais s'applique également à des oeuvres littéraires, plastiques ou musicales qui recherchent les effets faciles (le mélo), la grandiloquence, et cultivent une sentimentalité ou un conformisme niais» (N.d.T, dans Hannah ARENDT, «Introduction», C.C., p.17).

*nouvelle synthèse intellectuelle* (C.C., p.331), c'est-à-dire réunir les systèmes devenus indépendants et les incorporer dans un nouveau système global de valeurs. Si l'abandon de la vision transcendante du monde a engendré la destruction de l'absolu éthique, c'est maintenant à l'homme de définir ses valeurs s'il veut survivre (valeurs dont l'étalon absolu sera évidemment éthique, puisque contre la mort il faut tendre vers l'infini, vers le *sujet de valeurs*<sup>8</sup> suprême qu'est la Vie).

Comment le texte littéraire peut-il manifester ce besoin d'unité et de régénération d'un monde qui aspire à la vie? Alors que le positivisme, en valorisant les seuls faits empiriques vérifiables et en accordant ainsi la primauté au Logos, a été une des causes de l'abandon de l'image platonicienne du monde et, par le fait même, de la dégradation du système de valeurs absolu, Broch considère que la littérature se doit de réintégrer sa part de mythe afin de participer à la création d'un nouvel ordre cosmogonique et se faire l'«expression de la volonté de connaissance qui est exigence de l'esprit» (C.C., p.212). Pour lui, mythe et logique s'inscrivent dans le même processus d'explication du monde et, unis solidairement dans la structure la plus humaine, la structure linguistique, ils sont la *nature essentielle de l'homme elle-même* (C.C., p.247).

---

<sup>8</sup> «La constitution des systèmes de valeurs est le résultat de l'impératif éthique que proclame le sujet des valeurs, c'est-à-dire le Dieu introduit dans le système. Cet impératif détermine comment l'homme, attaché à ce système, doit se comporter pour jouir de l'objectif axiologique du système» (C.C., p.350).

Le mythe, qui porte en lui le *principe de la formation de l'être* (C.C., p.212), est à l'origine de l'histoire de l'humanité et l'un de ses premiers moyens d'expression. Transmis au fil des générations, il devient un véritable pont entre passé, présent et futur, attestant ainsi de l'unité du genre humain. Aussi la littérature, dans sa mission éthique/mythique, doit-elle fouiller les racines intemporelles de l'humanité -racines qui contiennent la Vie elle-même- de manière à façonner *l'image totale de la connaissance* (C.C., p.243). Or, Broch estime que le roman, issu des poèmes épiques et des chansons de geste, se prête le mieux à cet exercice, car:

Il rassasie [...] un appétit tout à fait primitif de réalité et représente ainsi une forme originelle de pratiquer le naturalisme, forme qui, nous pouvons nous référer aux dessins rupestres des chasseurs de l'âge de pierre, -se trouve au commencement de toute culture (C.C., p.224).

Dans un monde de désintégration des valeurs et de rationalisme dogmatique, l'entreprise mythique du roman consiste à porter le témoignage de la totalité de l'époque, de la société, des vérités et des symboles dans lesquels il voit le jour. L'oeuvre authentique apparaît alors comme un tout à l'image du monde, une *cosmogonie allégorique*, qui devient une véritable *allégorie de l'univers*<sup>9</sup> (C.C., p.197)

---

<sup>9</sup>Pour Broch, seule la forme romanesque, en tant qu'elle est conçue comme le «système ouvert» par excellence, c'est-à-dire comme un système englobant toutes les formes de discours qui représentent les savoirs de différents systèmes de valeurs isolés (...), peut saisir l'unité du monde» (Éva LE GRAND, «Kitsch et modernité», dans François LATRAVERSE et Walter MOSER (dir.). Vienne au tournant du siècle, Paris, Albin Michel, coll. "Brèches", 1988, pp.323-324).

et qui, plus encore, répond à l'exigence d'infini de la littérature:

S'il existe une justification de l'existence de la littérature, un caractère supra-temporel de la création artistique, ils résident dans cette totalité de l'acte de connaître. Car une appréhension de l'univers dans sa totalité comme oeuvre d'art [...] comprime dans la simultanéité d'un seul acte de connaissance tout le savoir de l'évolution infinie de l'humanité. Une existence unique, une oeuvre d'art unique et la totalité qu'elle appréhende, doivent contenir l'éternité en elles (C.C., p.209).

Ainsi, le romancier est appelé à puiser à même les symboles et les *vocables de réalité* (C.C., p.241) originels du mythe pour les régénérer, les réactualiser et arriver à produire une structure symbolique de l'univers, laquelle devrait contenir simultanément les sphères du rationnel (Logos) et de l'irrationnel (Mythos) puisque celles-ci constituent ensemble l'unité de l'être humain. Et, selon Broch, «tout cela trouve son accomplissement, qui certes n'est pas réel, mais bien symbolique dans la cosmogonie et la syntaxe créatrice d'unité de la chose littéraire» (C.C., p.243).

Si le roman doit mettre en jeu la *polyphonie* du rationnel et de l'irrationnel (C.C., p.244), Broch considère que la création littéraire doit opérer le même travail de re-création de la réalité que le rêve, et que ce travail s'opère au moyen de la syntaxe et de l'assemblage de vocables qui font naître des couches de réalité nouvelles (C.C., p.233). De plus, en se développant sur le modèle du rêve (modèle lui-même mythique), la littérature peut appréhender l'univers comme une monade

intemporelle, assimilant ainsi la condition humaine de toutes les époques, car le monde du rêve, dans sa propre logique, peut embrasser tous les temps au sein d'une même unité:

L'unité de l'oeuvre d'art est détachée de l'écoulement infini des événements, et parce que l'oeuvre d'art étant fermée sur elle-même, cette qualité de chose finie et achevée en fait toujours un symbole du monde et que, de cette façon, elle anticipe symboliquement la grande cosmogonie future -toujours l'acte de composer est une impatience de la connaissance- elle devient ainsi le symbole de l'activité créatrice (C.C., p.243).

Selon Broch, un roman comme *Ulysse* (1922), de James Joyce, est une oeuvre tout à fait authentique et morale, dans laquelle l'auteur a su mettre son génie au service d'une littérature d'aspiration résolument mythique. La réussite de Joyce est d'avoir choisi une tranche de vie et d'en avoir fait un symbole essentiel résumant en une seule image la collectivité irlandaise et absorbant l'esprit de l'époque. Ainsi, comme le remarque Jean-Paul Bier, Joyce fait preuve de rigueur éthique car, bien qu'il illustre fidèlement la réalité et l'attitude scientifique de son temps, il accomplit son *devoir mythique* en donnant également une dimension métaphysique à son oeuvre:

Par sa recherche d'une vision totale du «reste mystique», par sa volonté de donner une «image totale de la quotidienneté de l'époque», l'oeuvre de Joyce tentait de satisfaire un besoin de connaissance fondamentale pour lequel les sciences exactes paraissaient ne pas convenir.<sup>10</sup>

---

<sup>10</sup>Jean-Paul BIER. «Le double problème de la démarche créatrice dans les théories esthétiques de Hermann Broch», *Revue belge de philologie et d'histoire*, Belgique, no 48, 1970, p.831.



Broch considère qu'en renouant avec le *naturalisme primitif* (C.C., p.66) du mythe et en sachant rassembler les réalités et les forces individuelles d'un monde et d'un temps en un seul roman, comme l'a fait Joyce, l'écrivain peut atteindre la vraie *réalité historique* intemporelle, objet digne de toute *grande réalisation spirituelle* (C.C., p.188) et artistique, et arriver ainsi à produire un *roman gnoséologique*<sup>11</sup>, une oeuvre d'art onirique et *totale* (C.C., p.189):

À la grande réalisation artistique est échue la tâche de devenir foyer des forces anonymes de l'époque, de les rassembler en elle, comme si elle était elle-même l'esprit de l'époque, d'ordonner leur chaos et de les mettre ainsi au service de son oeuvre propre. C'est une tâche mythique (C.C., p.188).

L'union des forces individuelles de la société converge en l'écrivain qui doit créer une unité entre l'objet (la société et l'époque) et le moyen de le représenter. Plus encore, afin de s'approcher de la *naïveté mythique* que Broch considère comme «une très haute intelligence de l'art» (C.C., p.66), et de produire une oeuvre offrant un *pressentiment de l'infini* (C.C., p.262), l'écrivain est appelé à se fondre dans l'objet à représenter de façon à l'appréhender de l'intérieur et à faire miroiter son unité. L'expression du seul moi subjectif n'a donc pas sa place dans la tâche mythique de la littérature: «Ce qui doit parler, c'est l'oeuvre elle-même, c'est l'accord de l'oeuvre avec son époque et la valeur de totalité qu'on lui accorde» (C.C., p.193).

---

<sup>11</sup> Milan KUNDERA. «Le testament des Somnambules», dans Le Nouvel Observateur, Paris, no 909, 9 avril 1982, p.48.

Techniquement, la force du roman réside dans sa qualité *polyhistorique*<sup>12</sup> (C.C., p.242), c'est-à-dire dans sa capacité d'agglomérer simultanément plusieurs styles et procédés venant de différentes époques et de divers genres (poésie, discours scientifique et philosophique, etc.):

L'exigence de simultanété n'en demeure pas moins le but véritable de toute [...] oeuvre littéraire. Ce but c'est de réduire en une unité la succession des impressions et des expériences, de contraindre l'écoulement à retourner à l'unité du simultané, de renvoyer ce qui est conditionné par le temps à l'intemporel de la monade, en un mot de reproduire la supratemporalité de l'oeuvre d'art au sein du concept d'unité indivisible (C.C., pp.196-197).

En travaillant selon ce principe de simultanété, l'écrivain peut harmoniser les antinomies, allier rationnel et irrationnel, mythe et Logos, créant alors un effet de suppression du temps et, par le fait même, de la mort. C'est ainsi que, dans une époque d'autonomisation chaotique des systèmes de valeurs, où l'homme ne peut plus appréhender la totalité d'un monde fragmenté, le roman, dans sa mission éthique/mythique, peut éclairer la condition humaine, travailler à la restauration d'une vision unitaire, d'une ordonnance symbolique du monde (pour la Vie et contre le Mal/la Mort) et devenir «l'occasion d'une *suprême synthèse intellectuelle*»<sup>13</sup>.  
Cependant, Broch précise que l'exigence de simultanété et la représentation

---

<sup>12</sup>«Dans l'optique de Broch, le mot "polyhistorique" veut [donc] dire: mobiliser tous les moyens intellectuels et toutes les formes poétiques pour éclairer «ce que seul le roman peut découvrir»: l'être concret de l'homme» (Milan KUNDERA. *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, coll. "Folio", 1986, p.82).

<sup>13</sup>Milan KUNDERA. *Loc. cit.*, p.49.

naturaliste du monde ne suffisent pas à la mission cognitive de la littérature, car bien que le roman, par sa forme narrative, ait partie liée avec la mémoire, il ne peut accéder lui-même au rang du mythe:

Yet Broch, in spite of his fascination with a return to myth and religion, remains well aware that there can be no regression to the «primal style» of myth. The novel can generate no new «style»; it feeds on past styles and so falls short of the elemental appeal and spiritual health of sacred narrative<sup>14</sup>.

Au tournant des années cinquante<sup>15</sup>, Broch tente de «résoudre l'évidente contradiction entre le caractère consécutif du langage et l'aspiration existentielle de l'homme à l'abolition du temps»<sup>16</sup>. Il considère alors que le roman doit s'engager sur la voie du lyrisme pour sonder l'existence humaine et la représenter: «toute figuration par le langage de la totalité du monde, de quelque manière et en quelque lieu qu'on ait aspiré à la réaliser, doit être imprégnée de moments de poésie» (C.C., p.250). Broch pose que le mythe se régénère dans le langage poétique (langage à la fois onirique et prophétique), parce que celui-ci permet un travail sur la syntaxe et les associations de symboles et de vocables, bref, un véritable acte de recreation du langage (C.C., p.62) capable de faire surgir de

---

<sup>14</sup>Stephen D. DOWDEN. «Literature, Philosophy and Politics and the Challenge of Hermann Broch. An Introduction», dans Stephen D.DOWDEN (dir). Hermann Broch. Literature, Philosophy and Politics. The Yale Broch Symposium 1986, Columbia (SC), Camden House, 1988, p.5.

<sup>15</sup>*L'héritage mythique de la littérature* (1945), *Le style de l'âge mythique* (1947) et *Hofmannsthal et son temps* (1951).

<sup>16</sup>Jean-Paul BIER. Hermann Broch et La Mort de Virgile, Paris, Larousse université, coll. «Thèmes et textes», 1974, p.135.

nouveaux styles et de faire ainsi évoluer la littérature, et qu'il peut seul arriver à refléter la *structure essentielle du monde*<sup>17</sup> (C.C., p.268).

Pour éclairer ses positions sur les capacités et les prescriptions morales de la poésie, Broch s'appuie sur l'oeuvre de Hugo von Hofmannsthal, qu'il prend pour modèle de l'artiste authentique. Ainsi, il explique que plus l'écrivain fait preuve de rigueur et d'éthique dans son écriture, plus il laisse agir son inconscient selon les mécanismes du mythe et du rêve, plus il arrive à fondre simultanément le rationnel et l'irrationnel, et plus son style est susceptible de produire des oeuvres grandioses. Selon Broch, Hofmannsthal a vite compris que:

C'est par le style et, en particulier, par le principe d'ordre que contient le grand style et dans le plan de réalité supérieure créée par lui que ce qui est autrement caché, autrement impossible à savoir, devient «visible, rattachable, possible et même palpable» (C.C., p.148).

Le grand style opère des *actes de sélection* rigoureux orientés vers l'essentiel, de façon à *rendre visibles* (C.C., p.145) les symboles originels, pour ensuite les ordonner selon des relations syntaxiques toujours créatrices de nouveauté. Pour atteindre un niveau d'expression supérieur, «il ne s'agit pas de tisser la toile d'un espace cosmogonique à l'aide d'enchaînements horizontaux, mais de tenter en même temps, par un mouvement ascendant, de saisir l'insaisissable archétype

---

<sup>17</sup> «C'est seulement sur le plan de la poésie, où réalité extérieure et réalité verbale entremêlent leurs reflets avec une égale validité symbolique, que réapparaît l'origine magique de l'abolition du temps» (C.C., p.143).

premier qui se dessine derrière ces chaînes»<sup>18</sup>. Broch croit (avec Hofmannsthal) que seule la poésie détient le pouvoir d'arriver à la *connaissance de l'Être dans sa totalité* (C.C., p.155), ou plutôt à la re-connaissance du moment où l'homme a reçu le don divin de la connaissance qui embrasse tous les temps et tous les langages. Encore ici, Broch recommande à l'écrivain de se départir de son moi subjectif, pour participer cette fois à un projet d'ordre métaphysique: l'identification absolue avec l'essence de l'Être.

Ainsi, pense Broch, seule la création linguistique peut révéler véritablement des couches de connaissance nouvelles (C.C., p.162) et c'est la mission de la poésie de *recréer sans cesse le monde*, car «là où la poésie n'est plus à l'oeuvre, l'humanité de l'homme, la moralité, le symbole, la langue dégénèrent, la réalité dégénère» (C.C., p.143). C'est pourquoi le roman, en tant qu'entreprise mythique/éthique, doit réintégrer sa part de lyrisme afin de participer à la re-création symbolique du monde. Toutefois, la poésie ne doit jamais être élevée au rang d'absolu; il ne faut en aucun cas sombrer dans le dogmatisme du kitsch et la couper de ce qui lui est extérieur: elle doit être produite en résonance avec le monde.

Bref, selon les a priori épistémologiques et les conceptions de Hermann Broch, la littérature authentique (éthique) doit s'inscrire dans l'ordre du bien et de la Vie,

---

<sup>18</sup>Jean-Paul BIER. *Op.cit.*, pp.150-151.

en se faisant la représentation de l'aspiration de l'homme du vingtième siècle à retrouver sa structure fondamentale de façon à créer une nouvelle cosmogonie contre la destruction de l'unité du monde. C'est en travaillant selon la structure et les symboles du mythe, en régénérant le langage par la syntaxe de la poésie, sans négliger pour autant la dimension logique et scientifique caractéristique de l'humanité de ce siècle, que l'écrivain authentique peut arriver à produire un symbole essentiel de l'univers<sup>19</sup>. Dès lors, la littérature, en harmonie symbolique avec l'ordre restauré d'un système global de valeurs, peut produire:

Un système platonicien, une coupe du monde qui cependant n'est rien d'autre qu'une coupe du Moi, d'un Moi qui est à la fois le Sum et le Cogito, le Logos et la Vie à la fois, redevenus unité, redevenus simultanément, dans l'unité de laquelle on aperçoit la lueur de l'acte religieux en soi (C.C., p.213).

Cependant, ce Moi dont parle Broch n'est pas le moi subjectif de l'écrivain; pour travailler éthiquement, ce dernier doit plutôt donner une voix au Moi de la collectivité de son époque et, par lui, laisser parler la vérité essentielle de l'Être intemporel, c'est-à-dire la Vie. Aussi, dit Broch, pour faire de son oeuvre une manifestation transcendante de l'absolu humain et oeuvrer contre l'action réductrice et malsaine du kitsch, «l'artiste doit seulement obéir à son appétit de

---

<sup>19</sup>«[Broch] veut en effet constamment unir les deux possibilités: d'un côté, par l'exercice d'une pensée vigilante, qui s'intériorise toujours davantage sans renoncer à son pouvoir de réflexion, maintenir jusqu'au bout une exigence de clarté et de vérité; d'autre part, par l'appel au chant, aux puissances lyriques du rythme [...], dépasser, sans le détruire, le contenu intellectuel de l'expérience et assurer aux exigences discordantes du rationnel et de l'irrationnel cette commune mesure qui les réconciliera en un tout» (Maurice BLANCHOT, «Broch», dans *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959, coll. "Idées", p.179).

réalité et aux règles de son art et tout ce qu'il peut représenter est souverainement dirigé par la vérité et par sa logique, qui seule garantit la pureté de la vision autonome» (C.C., p.226). Si l'écrivain désire produire une oeuvre authentique, l'éthique du bon travail artistique lui commande de viser non pas à recréer la vérité elle-même, mais du moins à l'utiliser comme une motivation et comme un moyen de son processus créateur, de façon à en arriver à un résultat artistique valable et ainsi à se frayer un chemin vers la connaissance. Cela dit, la vérité n'est pas l'art, comme l'art ne peut se substituer à la vérité. Dans sa quête d'absolu, la littérature doit savoir qu'elle se développe dans le monde de la littérature, donc de la représentation. Le principe éthique qui inspire tout créateur authentique, en somme, c'est de ne jamais prendre la littérature pour la vérité.

Alors que chez Broch la littérature a pour mission éthique de triompher de la mort, dans *L'Espace littéraire*, de Maurice Blanchot, c'est tout le contraire qui est postulé: l'écriture doit précisément se faire expérience de la mort. Selon Blanchot, la création littéraire commence par l'angoisse de la solitude. Cette solitude, c'est celle du moi écrivain retiré du monde dans *l'espace littéraire*- espace qui s'étend entre lui et le *point central de l'oeuvre*<sup>20</sup>- et condamné à l'interminable et incessante écriture d'une oeuvre qui refuse de s'achever. En quelque sorte, l'oeuvre possède

---

<sup>20</sup>«C'est le point où l'oeuvre nous conduit, où s'accomplit l'apothéose de sa disparition, où elle dit le commencement [...]. C'est aussi le point où elle ne peut jamais nous conduire parce que c'est toujours déjà celui à partir duquel il n'y a jamais d'oeuvre» (E.L., p.42).

l'écrivain; elle le retire du monde et le garde à son service. Bientôt, il ne reste plus de l'être humain qu'un instrument qui sert l'oeuvre: «[C]e qui s'écrit livre celui qui doit écrire à une affirmation sur laquelle il est sans autorité» (E.L., p.16), parce que l'écriture lui retire sa parole, même, son langage. En effet, l'écrivain n'a plus de possibilité d'affirmation de soi; ce qui se dit et ce qui s'écrit, c'est l'oeuvre, l'oeuvre qui est: «Là où [l'écrivain] est, seul parle l'être, -ce qui signifie que la parole ne parle plus, mais est, mais se voue à la pure passivité de l'être» (E.L., p.17). Cette parole n'appartient pas au monde terrestre- à l'ordre de la Vie, pour reprendre la pensée de Broch-; elle est la *parole neutre* (E.L., p.242) qui dit l'essentiel, l'être même du langage pur qui ne trouve sa source et sa fin que dans l'oeuvre elle-même. En cette *parole essentielle*, explique Blanchot:

Le monde recule et les buts ont cessé; en elle, le monde se tait; les êtres en leurs préoccupations, leurs desseins, leur activité, ne sont plus finalement ce qui parle. [...] En elle, [...] la parole seule se parle (E.L., p.38).

Alors que Broch demande à la littérature de sonder l'existence humaine pour figurer la totalité du monde, Blanchot rejette toute conception logocentriste de la littérature: selon lui, l'oeuvre ne peut pas se faire le reflet du monde extérieur puisque son langage transforme les choses en images, qui déjà témoignent de leur absence. L'oeuvre est le commencement du mot et la fin de la chose réelle; c'est pourquoi sa parole, parole de la fiction, n'exprime nullement la réalité terrestre: elle fait plutôt surgir ce qui est dissimulé au revers des choses du monde, bref, ce



qu'on ne peut connaître d'elles que par la littérature. Aussi cette parole *essentielle-ment errante* qui, étant toujours hors d'elle-même, est le *dehors de toute parole* (E.L., p.52) dit-elle le silence du monde, murmure-t-elle inlassablement son absence (E.L., p.46): «[L]e sujet de la littérature (ce qui parle en elle et ce dont elle parle)», explique Michel Foucault, «ce ne serait pas tellement le langage en sa positivité, que le vide où il trouve son espace quand il s'énonce dans la nudité du «je parle»<sup>21</sup>.

Cependant, au sens de Blanchot, le sujet du «je parle» ne peut se révéler en l'être humain. En effet, pour qu'il y ait oeuvre, l'écrivain n'a d'autre choix que de renoncer à dire «Je», car ce qui s'écrit, ce qui parle par lui, n'est déjà plus lui. Écrire, c'est se taire<sup>22</sup> pour laisser se dire ce qui n'arrête jamais de parler; au bout de la plume de l'écrivain, seule se dit l'oeuvre. L'écriture devient alors l'expérience de la solitude du moi qui, dépossédé de lui-même et condamné à travailler au service de *ce qui est*, doit, en définitive, se plier à l'exigence essentielle de l'oeuvre en acceptant de substituer le «Il» au «Je». Or, ce «Il» n'est pas le moi devenu

---

<sup>21</sup>Michel FOUCAULT. «La pensée du dehors», *Critique*, «Maurice Blanchot», juin 1966, no 229, p.525.

<sup>22</sup>Si l'écrivain appartient au silence, c'est que là réside son seul pouvoir, sa seule possibilité d'affirmation. En ce silence on peut percevoir le *ton* de l'écrivain, «[...] cette force virile par laquelle celui qui écrit, s'étant privé de soi, ayant renoncé à soi, a dans cet effacement maintenu cependant l'autorité d'un pouvoir, la décision de se taire, pour qu'en ce silence prenne forme, cohérence et entente ce qui parle sans commencement ni fin. Le ton n'est pas la voix de l'écrivain, mais l'intimité du silence qu'il impose à la parole, ce qui fait que ce silence est encore le *sien*, ce qui reste de lui-même dans la discrétion qui le met à l'écart» (E.L., p.18).

quelqu'un d'autre: il s'agit du "Je" qui, noyé dans l'écriture, devient pratiquement neutre, n'est plus personne. Retiré dans la neutralité, c'est-à-dire dans l'absence de temps et de lieu que constitue l'espace littéraire, il ne reste plus du "Je" qu'un être sans figure, qu'un vague *Quelqu'un*, un "On". Écrire, c'est entrer dans l'anonymat où je n'écris plus ce que je suis. *Quelqu'un* fait partie de moi qui écrit par ma main, qui s'exprime par ma voix: c'est l'oeuvre, ce «lieu vide où s'annonce l'affirmation impersonnelle» (E.L., p.58), qui se ressasse éternellement.

C'est pourquoi l'expérience de l'écriture devient proche de la mort<sup>23</sup>: «[L]e "On" est, sous cette perspective, ce qui apparaît au plus près, quand on meurt» (E.L., p.24). Si, pour Broch, la littérature doit retourner à l'unité intemporelle de la monade de façon à refléter l'aspiration de l'humanité à réaliser une nouvelle synthèse intellectuelle dans un monde où l'absence des dieux sème la mort et le chaos, pour Blanchot l'écrivain doit précisément plonger dans ce chaos et faire l'expérience de la mort pour faire naître l'écriture: l'oeuvre peut alors se retirer dans une autre dimension, où le monde et la vie n'existent plus tels que l'être humain les connaît. «[Q]ue l'écriture libère un tout autre mode de connaître», précise Tony Corn, «telle est la thèse de Blanchot [...]. Méconnaître pour mieux

---

<sup>23</sup> Cependant, cette mort ne peut être comparée au suicide: ce n'est pas le moi qui la reçoit, puisque le Je, engagé dans l'écriture, n'est déjà plus un moi.

connaître: telle serait en somme, et en première approximation, l'*éthique de la littérature*<sup>24</sup>.

Même si seule cette «mort» peut faire accéder la littérature à l'intemporel- car «écrire, c'est se livrer à la fascination de l'absence du temps» (E.L., p.22)- ce règne de l'absence dans l'espace littéraire ne rejoint cependant pas l'idéal d'abolition du temporel par la simultanéité exprimé par Broch<sup>25</sup>. Chez Blanchot, en effet, «le temps de l'absence de temps est sans présent, sans présence. Ce «sans présent» ne renvoie cependant pas à un passé. [...] Ce temps n'est pas l'immobilité idéale qu'on glorifie sous le nom d'éternel» (E.L.,pp.22-23). Le temps de l'oeuvre, absent de la structure événementielle de l'expérience humaine, est en éternel mouvement- en constant recommencement- car, pense Blanchot, «écrire, c'est en un sens avoir toujours écrit [...]. Ceci ne provient pas de ce que l'écriture éclaire rétrospectivement le temps passé, mais de ce qu'elle détruit la notion même de temps comme succession linéaire des moments»<sup>26</sup>.

---

<sup>24</sup>Tony CORN. «Hypocritique de la raison pure», *L'Esprit créateur*, «Maurice Blanchot: l'éthique de la littérature», Baton-Rouge, 24:3, Fall 1984, p.41.

<sup>25</sup>Ce dernier demande à l'art de se régénérer constamment pour témoigner adéquatement de l'histoire de l'humanité et pose que la littérature doit renouer avec son héritage mythique afin de se fondre dans le temps *absolu*, celui qui contient simultanément passé, présent et futur.

<sup>26</sup>Françoise COLLIN. *Maurice Blanchot et la question de l'écriture*, Paris, Gallimard, coll. «Nrf», 1971, p.30.

Par ailleurs, dans le mouvement vers le point central de l'oeuvre, «c'est le monde qui sous cette poussée se dérobe» (E.L., p.53), non pas pour faire place à un autre monde, mais plutôt pour faire place à l'*autre de tout monde* (E.L., p.86).

Comme l'artiste engagé dans l'espace littéraire est exclu de lui-même et absent de toute vie, cet espace n'admet tout simplement pas la vie: l'oeuvre est elle-même absence, car elle est l'expérience de l'*oubli du monde* (E.L., p.101):

La destruction de l'être par le langage ne se limite pas à l'être de la personne qui parle, elle s'étend partout, elle frappe ce dont il est parlé, elle affecte tout ce qui est transposé en pensée et en mots. De proche en proche, l'univers entier est assujetti à ce singulier phénomène d'anéantissement, qui fait ici de la parole, à l'inverse du Logos chrétien, une puissance essentiellement contre-créatrice.<sup>27</sup>

Alors que l'oeuvre se meut souverainement et sempiternellement vers sa propre origine qui appartient à l'autre de la vie, de ses vérités et de ses absolus, là où elle se fait, là où elle se dit, «elle n'existe jamais à la manière d'une chose ou d'un être en général» (E.L., p.40). Là où elle se développe, l'être humain ne peut vivre avec son bagage terrestre; seule l'oeuvre peut exister selon sa vérité et son absolu qui trouvent leur fin en elle-même:

Qui creuse le vers, échappe à l'être comme certitude, rencontre l'absence des dieux [...]. Qui creuse le vers doit [...] briser avec tout, n'avoir pas la vérité pour horizon, ni l'avenir pour séjour, car il n'a nullement droit à l'espérance: il lui faut au contraire désespérer. Qui creuse le vers, meurt, rencontre sa mort comme abîme (E.L., pp.33-34).

---

<sup>27</sup> Georges POULET. «Maurice Blanchot critique et romancier», dans *Critique*, «Maurice Blanchot», no 229, juin 1966, p.487.

Ainsi, l'oeuvre apparaît comme un tout fermé et autonome, un *cercle pur* (E.L., p.53) qui ne se réclame ni d'une vérité ni d'un déterminisme extérieurs car, pense Blanchot, l'espace littéraire est la «zone d'attraction de ce point d'où le vrai est exclu» (E.L.,p.56). L'oeuvre génère elle-même sa propre vérité, et cette vérité n'est nulle autre que l'exigence essentielle qui commande le mouvement continuels vers son point d'origine. Ce mouvement, Blanchot l'appelle *l'erreur* (E.L., p.88), car, explique-t-il, l'espace littéraire est une région où l'on ne peut qu'errer, le point vers où l'on est mené étant inatteignable<sup>28</sup>. «[L]'errant», précise Blanchot, «n'a pas sa patrie dans la réalité, mais dans l'exil» (E.L., p.323).

Alors que l'oeuvre exige la mort du sujet, dès que l'écrivain, tout imbu de son moi, tente de se dérober à cette exigence, il commet ce que Blanchot appelle la *faute essentielle* (E.L, p.91-92), celle de l'impatience. En effet, dès que le sujet se manifeste dans l'oeuvre, il veut substituer à la vérité intrinsèque de l'oeuvre une vérité extérieure (la sienne, celle du monde de la vie): son péché est alors de vouloir l'achèvement, le fini, contre le mouvement incessant de l'erreur, le seul qui puisse mener à l'infini et au vrai (de l'oeuvre). En voulant accéder au fini, l'écrivain désire un dénouement prématuré qui engendre l'image d'une unité fautive. Or, explique Blanchot, cette «image de l'unité reconstitue aussitôt l'élément de la dispersion où il [l'homme] se perd de plus en plus, car l'image, en tant

---

<sup>28</sup>Voir la définition du *point central de l'oeuvre* fournie à la page 17 du présent texte.

qu'image, ne peut jamais être atteinte» (E.L., p.92). Ainsi, l'impatience (ce mouvement du sujet), en s'opposant à l'erreur et à la disparition du moi, menace la vérité même de l'oeuvre et, de fait, son accomplissement.

Blanchot illustre les conséquences de cette faute d'impatience à travers le mythe d'Orphée<sup>29</sup>: «Quand Orphée descend vers Eurydice», commence-t-il, «l'art est la puissance par laquelle s'ouvre la nuit» (E.L.,p.227); c'est la *première nuit*<sup>30</sup>, celle qui accueille l'écriture. Pour Orphée, continue Blanchot, Eurydice est «le point profondément obscur vers lequel l'art, le désir, la mort, la nuit semblent tendre» (E.L., p.227). L'oeuvre exige d'Orphée qu'il ramène Eurydice au jour, mais sans regarder son visage; il s'agit de faire l'expérience de la profondeur pour elle-même. Mais voilà que dans sa descente, Orphée oublie son chant et déroge à la loi: il regarde sa bien-aimée. Dès lors, il trahit non seulement Eurydice, mais aussi l'oeuvre dont il doit assurer la réalisation: «L'erreur d'Orphée semble être alors dans le désir qui le porte à voir et à posséder Eurydice, lui dont le seul destin est de la chanter» (E.L, p.229). Ainsi, Blanchot laisse entendre que le créateur ne doit pas avoir pour ambition et pour but d'atteindre le point d'origine de l'oeuvre: il ne

---

<sup>29</sup> Blanchot considère les pages intitulées *Le regard d'Orphée* comme le coeur de son essai: «il y a une loyauté méthodique à dire vers quel point il semble que le livre se dirige: ici, vers les pages intitulées "*Le regard d'Orphée*"» (E.L., p.5).

<sup>30</sup> «Dans la première nuit, il semble qu'en avançant l'on trouvera la vérité de la nuit, qu'on ira, en allant plus avant, vers quelque chose d'essentiel» (E.L., p.223).

doit pas le regarder en face. Il s'agit plutôt de ne pas perdre de vue le seul **mouvement** vers l'essence de l'oeuvre. Aussi, contrairement à Broch qui attribue une mission salvatrice à l'oeuvre littéraire, la sommant de triompher du Mal et de restaurer un ordre de valeurs symbolique dans le monde, Blanchot proscrit l'utilisation de la littérature comme moyen de parvenir à des fins qui lui seraient extérieures:

L'art [...] ne veut plus avoir de part au monde. Ici, dans le monde, règne la subordination à des fins, la mesure, le sérieux, l'ordre- ici la science, la technique, l'État, -ici la signification, la certitude des valeurs, l'Idéal du Bien et du Vrai. L'art est «le monde renversé»: l'insubordination, la démesure, la frivolité, l'ignorance, le mal, le non-sens (E.L., p.289).

Plus encore, l'écrivain ne doit pas être aveuglé par un but, même celui d'écrire l'essentiel (E.L., p.228), puisqu'il est tenu d'abandonner tout ce qui vient de son moi (désir, valeurs, vérité et décision) afin de pénétrer et d'errer dans l'espace littéraire, là où seule l'oeuvre est:

Par Orphée, il nous est rappelé que parler poétiquement et disparaître appartiennent à la profondeur d'un même mouvement, que celui qui chante doit se mettre tout entier en jeu et, à la fin, périr, car il ne parle que lorsque l'approche anticipée de la mort efface en lui la fausse certitude de l'être (E.L., p.206).

Blanchot explique qu'en regardant le visage d'Eurydice, Orphée sombre dans l'attrait de l'*autre nuit*, celle qui n'accueille pas, celle qui mène à l'inessentiel. En effet, il ne regarde pas l'essence, il regarde l'absence, car dès qu'il voit Eurydice, le visage de cette dernière disparaît dans les profondeurs à tout jamais. La faute

d'Orphée est alors celle de l'impatience: il a refusé l'erreur et s'est laissé aller au désir. Son péché est également de s'être abandonné à l'inspiration: elle est dangereuse parce qu'elle aussi est un mouvement du moi, qui contredit la loi de l'oeuvre (laquelle demande l'évacuation du sujet). Le créateur inspiré veut tout de suite accéder à l'essentiel et au fini; dès lors, il oublie d'écrire, car il ne s'intéresse plus au mouvement, mais au résultat: «L'oubli meurtrier d'Orphée, [...] c'est l'être même du langage»<sup>31</sup>. Se laisser aller à l'inspiration et vouloir réintégrer ainsi le moi dans le processus d'écriture, dit Blanchot, c'est tomber dans le piège trompeur de *l'autre nuit*:

Celui qui, entré dans la première nuit, intrépidement cherche à aller vers son intimité profonde, vers l'essentiel, à un certain moment, entend *l'autre nuit*, s'entend lui-même, entend l'écho éternellement répercuté de sa propre démarche (E.L., p.224).

Blanchot considère néanmoins que l'impatience d'Orphée est également un mouvement juste:

Mais si l'inspiration [...] dit l'insignifiance et le vide de la nuit, l'inspiration [...] tourne et force Orphée par un mouvement irrésistible [...], comme si ce que nous appelons l'insignifiant, l'inessentiel, l'erreur, pouvait, à celui qui en accepte le risque et s'y livre sans retenue, se révéler comme la source de toute authenticité (E.L., p.231).

En effet, si Orphée n'avait pas choisi de suivre le mouvement de son désir, de descendre vers Eurydice, il n'y aurait jamais eu de chant, au départ. L'inspiration

---

<sup>31</sup>Michel FOUCAULT. *Loc.cit.*, p.546.



permet qu'un contact nouveau se fasse avec les choses du monde et qu'ainsi un autre langage -l'autre du langage- prenne forme. En ce sens, si l'inspiration constitue un risque de sombrer dans l'*autre nuit* et de se livrer à l'inessentiel (regarder le visage d'Eurydice), il faut courir ce risque pour arriver à l'essentiel, c'est-à-dire écrire:

Écrire commence avec le regard d'Orphée, et ce regard est le mouvement du désir qui brise le destin et le souci du chant et, dans cette décision inspirée et insouciance, atteint l'origine, consacre le chant. [...] L'on n'écrit que si l'on atteint cet instant vers lequel on ne peut toutefois se porter que dans l'espace ouvert par le mouvement d'écrire (E.L., p.234).

Si Orphée n'avait pas été inspiré au départ, il n'aurait jamais *sauté* (E.L., p.234) dans l'espace littéraire et, de ce fait, l'oeuvre n'aurait jamais pu se réaliser comme vérité. On comprend alors que, dans la conception de Blanchot, il n'y a de place pour le sujet qu'avant l'oeuvre. Certes, il y a bien au départ un sujet qui, inspiré, succombe au désir de l'écriture, mais en choisissant de créer, il doit aussitôt accepter, au détriment de son moi, de servir l'oeuvre qui s'engendre elle-même au bout de sa plume. Blanchot considère toutefois que le mouvement par lequel l'écrivain *s'anéantit* en sautant dans l'espace littéraire doit être authentique:

Ce qui est fait doit d'abord être rêvé, pensé, saisi à l'avance par l'esprit [...] par un mouvement véritable: un travail lucide pour s'avancer hors de soi, se percevoir disparaissant et s'apparaître dans le mirage de cette disparition (E.L., p.137).

Pour accéder à l'essence de l'oeuvre, il s'agit donc de se soumettre à sa loi qui demande que s'accomplisse sa seule vérité. L'éthique d'un travail d'écriture

véritable contraint alors l'écrivain à perdre tout ce qui lui appartenait avant l'écriture -vérités, certitudes, valeurs- afin de respecter l'immanence de l'oeuvre.

Ainsi, si Broch et Blanchot volent tous les deux autour des grandes questions de la vie, de la mort et de la vérité par leur conception même de la création artistique et de la littérature, leurs a priori semblent généralement antinomiques. Cela vient, en grande partie, du fait que les théories du premier découlent d'une conception transcendante de la littérature, alors que celles du second postulent plutôt une immanence<sup>32</sup> du texte littéraire: pour Broch, retrancher l'oeuvre de ce qui lui est extérieur et la considérer comme un système fermé et un absolu autonome, c'est sombrer dans le dogmatisme du kitsch; pour Blanchot, au contraire, l'oeuvre se génère souverainement dans un espace fermé, n'admettant rien qui lui serait étranger. On remarque toutefois que les deux théoriciens se rejoignent au moins sur un point: *L'espace littéraire* et *Création littéraire et connaissance* s'articulent tous deux autour d'une mise en question de la littérature à une époque où «manquent les dieux»<sup>33</sup> et les deux auteurs mesurent les conséquences de cette disparition du divin dans la création littéraire.

---

<sup>32</sup> Pour sa part, Gaëtan Picon («L'oeuvre critique de Maurice Blanchot», dans *L'Usage de la lecture*, tome 1, Mercure de France, 1960, p.219) affirme que chez Blanchot l'art découle d'une «transcendance négative», soit la transcendance du Néant. Cependant, nous ne sommes pas d'accord avec cette assertion: dans notre esprit, chez Blanchot, si le Néant engendre l'art, l'art engendre le Néant et ainsi de suite, dans un cercle infini: l'un ne précède pas l'autre, car chacun produit l'un qui produit l'autre.

<sup>33</sup> c.f (E.L., p.86) et (C.C., pp.334-335).

Rappelons-le: en réaction contre la proclamation nietschénienne de la mort de Dieu, Broch pense fermement que la littérature doit témoigner de l'aspiration de l'homme du vingtième siècle à réaliser une nouvelle synthèse des valeurs. Il revendique une littérature authentique qui, grâce au sujet écrivain (et par lui, sa société et son époque), agirait contre la mort au profit de la vérité humaine, c'est-à-dire la Vie. Dans son esprit, le moi (ici le Moi global de la collectivité de l'époque) doit être mû par la volonté éthique de représenter symboliquement la vérité humaine, et tout ce qui lui appartient doit faire partie intégrante du travail créateur, du début à la fin, de l'inspiration à l'oeuvre achevée. Blanchot, pour sa part, postule plutôt que dès que le moi humain s'investit dans l'écriture (par désir ou par impatience), il désobéit à l'exigence essentielle de l'oeuvre, il menace cette vérité immanente vers laquelle elle tend et, de fait, il empêche son accomplissement. Plus encore, Blanchot refuse catégoriquement que la littérature serve de moyen de représentation historique de l'humanité et pose que l'écriture nécessite la mort (l'absence) de la vie humaine au profit de la seule vie de l'oeuvre. En effet, l'être humain, ses valeurs, son éthique, sa vérité et sa réalité n'ont pas à faire partie de l'oeuvre puisque cette dernière n'existe pas à la manière de la réalité humaine. Dans l'optique blanchotienne, seule la lecture instaure un lien entre l'oeuvre, la société et l'histoire, mais c'est alors l'être humain qui charge l'oeuvre de significations et de vérités, et c'est précisément ce qui la ruine. Le danger, c'est

qu'on succombe à l'attrait esthétique de considérer la littérature comme vraie

(E.L., p.309-310). Comme le précise Gaëtan Picon:

Le livre [...] dont on dégage la vérité, la sagesse, que l'on situe dans la culture, dans l'esthétique, dans la pensée (et pour dire tout d'un mot: dans l'histoire) ce livre devient un objet [...] arraché à sa vérité profonde qui est justement ce qui ne peut se dire selon les catégories de la beauté, de la culture et de la vérité<sup>34</sup>.

Ainsi, l'écrivain ne travaille éthiquement et contre tout esthétisme que s'il accueille la mort et agit sans nom (et donc, au nom de personne, pas même de l'humanité) pour coopérer à la transformation universelle. Selon Blanchot, en effet, «n'importe quelle action vraie, accomplie anonymement dans le monde et pour la venue du monde, semble affirmer sur la mort un triomphe plus juste, plus sûr, du moins libre du misérable regret de n'être plus soi» (E.L., pp.112-113).

Françoise Collin explique:

En réalité, si l'oeuvre d'art nous réunit, c'est comme la mort précisément, non dans une pleine possession de nous-mêmes, par l'instauration d'un dialogue interindividuel, mais dans la suppression de la possibilité même d'un tel dialogue. [...] Avec les oeuvres, comme avec les morts, on cesse d'être; ainsi est-on ensemble<sup>35</sup>.

Si, dans l'espace littéraire, ce n'est plus moi (l'être humain) qui agis, ce n'est plus moi qui meurs non plus. En ce sens, le salut de l'humanité dans une époque d'absence des dieux, sa victoire sur la mort, ne semble possible que dans l'espace

---

<sup>34</sup>Gaëtan PICON. *Op.cit.*, p.205.

<sup>35</sup>Françoise COLLIN. *Op.cit.*, p.37.

ouvert par l'écriture, espace de l'imaginaire:

L'art n'est pas religion, «il ne conduit même pas à la religion», mais au temps de détresse qui est le nôtre, ce temps où manquent les dieux, temps de l'absence et de l'exil, l'art est justifié, qui est l'intimité de cette détresse, qui est l'effort pour rendre manifeste, par l'image, l'erreur de l'imaginaire et, à la limite, la vérité insaisissable, oubliée, qui se dissimule derrière l'erreur (E.L., p.97).

Comme l'explique Blanchot, alors que dans la plupart des grands systèmes religieux la mort est le chemin de la vérité, la vérité en tant que telle ne peut exister qu'en dehors de la vie, dans cet *autre du monde* dont l'imaginaire ouvre le chemin (E.L., p.114). Ainsi, si la littérature ne dit pas le vrai au sens où l'être humain l'entend, la force de la fiction tient justement dans sa parole mensongère: «la tromperie ne constitue pas l'honnêteté, mais la "vérité" et la finitude de l'entreprise littéraire»<sup>36</sup>. Seule l'activité artistique détient le pouvoir souverain de pénétrer en cet espace où règne la plénitude de la Vérité, de l'Absolu et de l'Intemporel.

Or, Broch n'en est-il pas venu lui aussi à formuler cet espoir de salut dans le langage de la fiction- dans l'imaginaire- et à affirmer l'importance de ne pas confondre la littérature avec la vérité?<sup>37</sup> La création d'une unité entre l'écrivain et l'objet à représenter, telle que Broch la souhaite, peut-elle être possible ailleurs que dans l'imaginaire? Si l'écrivain doit travailler éthiquement à la réalisation d'une

---

<sup>36</sup>Tony CORN. *Loc.cit.*, p.43.

<sup>37</sup> Consulter la page 17 du présent texte.

oeuvre offrant un pressentiment de l'infini, cet infini ne tient-il pas dans la fiction, dans le nombre incalculable de possibilités qu'elle offre? L'héritage mythique que la littérature authentique doit régénérer n'est-il pas celui, ancestral, de l'imaginaire humain? Le langage poético-onirique reflétant la structure essentielle du monde n'est-il pas celui de la fiction? Et, au bout du compte, la connaissance de l'Être dans sa totalité intemporelle, dans la combinaison du rationnel et de l'irrationnel, peut-elle être atteinte ailleurs que dans le vaste univers de l'imaginaire humain? Il semble bien que Broch ait reconnu à sa manière que la Vérité et la Connaissance absolues n'appartiennent pas au monde des êtres humains, mais que l'homme peut espérer les atteindre grâce à la littérature, par le pouvoir de la fiction. En effet, même s'il lui impute une mission rédemptrice, même s'il croit qu'elle doit être produite par une aspiration à la connaissance, Broch, comme Blanchot, sait que la littérature se développe dans le monde de la représentation, hors de la vérité telle que l'être humain la conçoit. Ainsi, bien que les deux théoriciens ne s'entendent pas nécessairement dans leur conception de la littérature et de son rapport avec le moi (ses aspirations, ses valeurs et ses vérités), il semble que les antinomies se renversent soudain pour se rejoindre dans l'espace ouvert par l'imaginaire.

Cependant, puisque Broch a progressivement abandonné la littérature, affirmant en fin de compte la supériorité de la science sur l'art, Alexandre Leupin

parle d'une «rencontre manquée»<sup>38</sup> entre les deux auteurs. Selon lui, alors que Blanchot a reconnu dans la fiction le sens même de toute théorie et de toute éthique en matière de littérature, Broch a conclu à son insuffisance et s'en est détourné pour «quêter les fondements d'une nouvelle éthique»<sup>39</sup> dans les sciences comme la psychologie et les mathématiques. Or, explique Leupin, pour Blanchot, la division entre fiction d'un côté, éthique et théorie de l'autre, est inadmissible, car, selon lui, tout discours théorique ou philosophique sur la fiction, du fait qu'il traite précisément de fiction, devient fatalement discours fictionnel. Et, de vouloir théoriser au sujet d'une oeuvre selon des critères qui lui sont extérieurs, c'est oublier qu'elle est création du langage et de l'imaginaire:

La division des genres, propre à Broch et à tant d'autres, est, pour Blanchot, intenable. Tracer une limite entre «vie» et «oeuvre», «critique» et «fiction», «art» et «politique», c'est ce à quoi s'oppose toute son oeuvre, par quelque versant qu'on la prenne<sup>40</sup>.

On peut penser que Broch a perdu foi en la puissance créatrice d'ordre de la littérature précisément parce qu'il a voulu la voir agir sur le monde et sur l'histoire; or, Blanchot l'a lui-même affirmé: «L'art agit mal et agit peu» (E.L.,p.284). Peut-être, d'un autre côté, Broch a-t-il cru mener une entreprise éthique en

---

<sup>38</sup> Alexandre LEUPIN. «La Fiction et Auschwitz», dans L'Esprit Créateur, «Maurice Blanchot: l'éthique de la littérature», Baton-Rouge (Département de Français et d'Italien de Louisiana State University), vol. 24, no 3, Fall 1984, p.61.

<sup>39</sup> Alexandre LEUPIN. Ibid., p.61.

<sup>40</sup> Alexandre LEUPIN. Ibid., p.62.

cherchant le vrai hors du langage, puisque comme le remarque Alain Goldschläger, le mensonge se développe principalement dans l'ordre langagier:

Le lien existentiel unissant mensonge et langage s'annonce d'autant plus troublant que le monde de l'humain se base essentiellement sur l'emploi de cette forme de communication dans sa quête de vérité et d'une conduite de vie. [...] Ceci est d'autant plus déprimant que [n]otre seule voie vers la connaissance passe obligatoirement par le langage.<sup>41</sup>

---

<sup>41</sup> Alain GOLDSCHLÄGER. «Le Mensonge», dans Jacques LEMAIRE (dir). *Le mensonge*, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, coll. «La pensée et les hommes», 1993, p.12.



## BIBLIOGRAPHIE

### a) Corpus des oeuvres:

Maurice BLANCHOT. L'Espace littéraire, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Idées», 1955, 379 pp.

Hermann BROCH. Création littéraire et connaissance, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Tel», 1985 (1966- version française), 376 pp.

### Oeuvres de Maurice BLANCHOT:

Après coup, précédé par Le ressassement éternel, Paris, Éditions de Minuit, 1983, 100 pp.

Le livre à venir, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Idées», 1959, 374 pp.

### Oeuvres de Hermann BROCH:

La Mort de Virgile, Paris, Éditions Gallimard, coll. «L'Imaginaire», 1955 (version française), 444 pp.

### b) Corpus critique:

#### i) Livres:

Jean-Paul BIER. Hermann Broch et la Mort de Virgile, Paris, Larousse, 1974.

Françoise COLLIN. Maurice Blanchot et la question de l'écriture, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Nrf- Le Chemin», 1971, 234 pp.

Milan KUNDERA. L'Art du roman, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Folio», 1986, 198 pp.

R.L. STEVENSON. Essais sur l'art de la fiction, Paris, Petite Bibliothèque Payot, coll. "Documents", 1992 (1988).

ii) Articles et parties de volumes:

Hannah ARENDT. «Introduction», Création littéraire et connaissance, Paris, Éditions Gallimard, coll. «Tel», 1985 (1966-version française), pp.7-43.

Jean-Paul BIER. «Le double problème de la démarche créatrice dans les théories esthétiques de Hermann Broch», La revue belge de philologie et d'histoire, Belgique, no 48, 1970, pp.822-849.

Tony CORN. «Hypocritique de la raison pure» dans «Maurice Blanchot: l'éthique de la littérature», L'Esprit créateur, Baton-Rouge, 24:3, Fall, 1984, pp.38-47.

Stephen D. DOWDEN. «Literature, Philosophy and Politics and the Challenge of Hermann Broch. An Introduction», dans Stephen D.DOWDEN (dir.) Hermann Broch. Literature, philosophy, politics. The Yale Broch Symposium 1986, Columbia (South Carolina), Camden House, 1986, pp.1-13.

Michel FOUCAULT. «La pensée au dehors», Critique, «Maurice Blanchot», juin 1966, no 229, pp.523-546.

Alain GOLDSCHLÄGER. «Le Mensonge», dans Jacques LEMAIRE (dir.) Le mensonge, Bruxelles, Presses de l'Université de Bruxelles, coll. "La pensée et les hommes", 1993, pp.9-18.

Milan KUNDERA. «Le testament des somnambules», dans Le Nouvel Observateur, Paris, no 909, 9 avril 1982, pp.48-51.

Éva LE GRAND. «Kitsch et modernité», dans François LATRAVERSE et Walter MOSER (dir.), Vienne au tournant du siècle, Paris, Albin Michel, coll. «Brèches», 1988, pp. 319-330.

Alexandre LEUPIN. «La fiction et Auschwitz (Hermann Broch et Maurice Blanchot)», L'Esprit créateur, «Maurice Blanchot: l'éthique de la littérature», Baton-Rouge, 24:3, Fall, 1984, pp.57-67.

Claire NOUVET (dir.). «Literature and the Ethical Question», Yale French Studies, New Haven (Connecticut), no 79, 1991.

Gaëtan PICON. «L'oeuvre critique de Maurice Blanchot», L'Usage de la lecture, tome 1, Mercure de France, 1960, pp. 199-238.

Georges POULET. «Maurice Blanchot critique et romancier», Critique, «Maurice Blanchot», no 229, juin 1966, pp. 485-497.

En trompe-l'oeil

Comme si un bord de mer aurait tout changé. Comme si ces relents de friture et de barbabapa, comme si le petit parc d'amusement avec sa grande roue et ses jeux d'adresse, comme si la mer seule, l'attraction, auraient suffi. Old Orchard Beach, la chiure de mouettes, le sable grossier bourré de botches de cigarettes, d'ustensiles en plastique et de canettes rouillées, ô le soleil, la mer glaciale et les algues gluantes, comme si toute cette horde de baigneurs accouplés aurait suffi pour lui faire croire qu'eux aussi étaient encore deux. Elle regarde les palissades brunes, les chaises rouillées, les rideaux en bambou et la vieille piscine vaseuse en sirotant un Coke flatte, sur la plage, derrière le Motel Sabrina. «C'te voyage-là va nous faire du bien, Mance, tu vas voir: avec le recul, t'auras les idées plus claires», qu'il a dit, fier de sa trouvaille. Comme si la mer était une fête. Comme si la vie était une foire.

\*\*\*

Ils sont partis trop vite, trop tard. À l'heure convenue du départ, Mance était assise sur son balcon, les deux pieds sur la rampe, le *Devoir* grand ouvert sur les cuisses; il était dix heures pile. À treize heures, Janvier était introuvable: dans le combiné du téléphone, les sonneries se succédaient comme l'écho dans un puits sans fond. Près de quarante-cinq minutes plus tard, la vieille *Chevy van* venait s'immobiliser devant la porte dans un chaos de soubresauts, d'étouffements et de fuites d'huile à moteur. Comme un petit garçon en retard à l'école, Janvier a bredouillé: «Ch't'allé au local chercher ma guitare, pis Maxime y'avait couché là hier soir; y'était allé pratiquer. Tsé, depuis le dernier show, y'en arrache su'l'drum... J'pense qu'y veut se r'mettre sa track» Le regard indifférent, Mance a descendu ses sacs pendant que Janvier continuait: «Faque, ben, on a bu une bière pis, après, Vincent est arrivé par hasard...» Oh, et puis, au fait, y'avait aussi le vélo, qu'il avait fallu récupérer chez Carl, et la banque, où il avait fallu changer des devises et pis la station-service, parce que «ça marche pas à l'eau, c'te van-là, crisse!» Mance s'est assise sur le siège de cuvette beige en ouvrant la fenêtre pour sortir ses pieds au vent. Cet après-midi-là, la chaleur était terrible, simplement insupportable. Au-dessus du Mont Royal, le soleil paraissait se diluer dans l'atmosphère lourde d'humidité, enveloppant le paysage d'un halo poudreux: du

pont Champlain, on ne distinguait plus du centre-ville que des formes grises étrangement lumineuses suspendues entre le ciel et l'eau du fleuve.

De l'autre côté du pont, la banlieue alignait ses maisons les unes à côté des autres, rangées et indistinctes comme si on avait pu, avec une seule clef, les ouvrir toutes, successivement. Les mains crispées sur le volant, Janvier conduisait en chiâlant, visiblement énervé par la densité de la circulation. Entre deux courbes, il s'est mis à tâter sous son siège, les sourcils froncés, pour retrouver son paquet de cigarettes. Impossible, toutefois, d'en jouir pleinement: «Ferme donc ta fenêtre, Mance! Avec le vent, est toute en train de calciner!» - «Fuck, Janvier, y fait quasiment quarante degrés! Tu penses pas que tu pourrais laisser faire ta maudite cigarette?» Il a hoché la tête en levant les yeux au ciel. «Regarde donc en avant!» a-t-elle lancé. Puis, les derniers développements résidentiels ont commencé à disparaître loin derrière eux, loin derrière les champs et les petits boisés.

Le dos tourné à Janvier, vaguement hypnotisée, Mance examinait les abords de la route. Le paysage, hétéroclite et bigarré comme un tableau de Pellan, défilait rapidement: ça et là, un vieux pneu de tracteur débordant de saint-joseph violets, une ancienne glacière *Coca-cola*, une Vierge encavernée devant une grande maison de bois peint en rose et aux lucarnes toutes jaunes, un *bed and breakfast* accueillant

caché à l'ombre de grands conifères, un petit casse-croûte empestant l'huile à patates frites... Mais ce qui frappait surtout, c'était l'abondance de marchands de maïs sucré et de petits commerces de brocante. Quelque part entre Saint-Sébastien et Lacolle, à quelques mètres d'une de ces boutiques d'antiquités, Mance s'est soudain tournée vers Janvier en s'écriant: «Arrête ici! J'aimerais ça aller fouiller dans celle-là!» Janvier a fait la moue: «Eille, on est déjà assez en retard de même, tu penses pas? J'ai pas congé indéfiniment, tsé! Une semaine, Mance, pas un an!» Et, passant le commerce sans ralentir, il a ajouté: «Pis, t'as presque pas une cenne; quécé qu'cé ça ces p'tits trips de bourgeoise-là? Des antiquités! Tabar...» Mance a jeté ses deux mains sur le tableau de bord en laissant tomber sa tête entre ses bras. Elle s'est mise à chanter à tue-tête. «Quécé qu'tu fais-là, calice?!» - «J'ESSAIE DE ME CALMER! TU VAS BEN M'LAISSER FAIRE UNE P'TITE CRISSE DE CHOSE QUE J'AIME, NON?!» Le poing de Janvier a frappé le rebord de la fenêtre. Il a allumé une autre cigarette en se brûlant les phalanges, alors il s'est mis à sacrer. Tout près de la frontière américaine, Mance s'est soudain tue. Devant le douanier, ils ont joué l'harmonie parfaite, le *yes sir, we are good canadian citizens and there is no need to look in the back of our van*, pas de problème, voyons... Sans sourciller, l'officier leur a souhaité un excellent séjour dans le Maine avant de les laisser continuer leur route. En posant le pied sur l'accélérateur, Janvier a inséré une cassette dans le lecteur en réglant le volume au seuil du supportable. Sans



expression, Mance a remué les lèvres en fixant le plancher: quelque phrase est sortie de sa bouche, noyée dans le flot de décibels qui devait tout taire.

\*\*\*

Un homme et sa femme, tous deux obèses, rouge homard et coiffés d'un ridicule chapeau de toile blanc, avancent main dans la main vers la mer, en grimaçant tant le sable brûle la plante de leurs pieds. Bien calée dans sa chaise de plage, Mance croque bruyamment dans une pomme sans quitter des yeux les pages du dernier *Torpille*: «Aye, Janvier! Y'a un article sur les nouvelles sculptures de Jean-Pierre Gauthier! T'en souviens-tu, y travaillait avec moi, au café, l'année passée?!» Au-dessus des têtes, les vagues s'ourlent gracieusement, s'étirent très haut, lèchent les nuages. Puis, soudain, c'est comme le tonnerre: la grosse femme culbute, s'enroule dans la courbe de l'eau et atterrit face première dans un amas de coquilles brunes et d'algues sèches, alors que son mari essaie désespérément de repêcher le haut du bikini qui vogue vers le large. Allongé sur sa serviette trouée, Janvier dort avec la bouche grande ouverte pendant que sa canette de *Old Milwaukee* se vide dans le sable. Mance remarque son bras plié sur sa poitrine, le rouge de sa peau, tout autour. La ridicule ligne blanche qui s'allongera entre ses pectoraux, ce soir, quand il rentrera au motel en chiâlant. Elle fouille sous la

chaise et tire de son sac un tube de crème solaire dont elle s'enduit soigneusement. Non loin d'elle, un petit garçon tout blond creuse un réseau compliqué de sillons et de routes autour de son père qui sommeille sous le parasol familial. De temps en temps, la mère jette un coup d'oeil inquisiteur sur cette vaste entreprise d'excavation. Mance bâille longuement. Puis, elle retrouve la page qu'elle était en train de lire, avant que le vent ne mette sa revue en bataille.

L'humidité est devenue accablante. Mance commence à s'affaïsser sur sa chaise, comme si son corps fondait. La main dans son sac, elle découvre qu'elle a laissé son *walkman* au motel. Elle laisse tomber sac et revue sur le sable avec une lassitude proche du dédain. Les yeux fermés, les sons de la plage plein les oreilles, elle essaie de se concentrer sur le ressac régulier de la marée. Respirer... Là, doucement... L'odeur de noix de coco et de tahiné, ce petit parfum de tropiques... Avec un peu d'imagination, on pourrait croire à une magnifique plage polynésienne; si ce n'était de tout ce vacarme de bateaux à moteur, de postes de radio westerns, de cris, de rires, de pleurs et de petits avions qui, sans relâche, survolent la plage en traînant des banderolles publicitaires... Une goutte de sueur roule le long de sa tempe, emprunte son cou et glisse sur son omoplate. Cette chaleur... Mance expire bruyamment pour chasser la boule qui se dilate peu à peu sous son sternum. Bientôt l'automne, l'université, le travail... Les répétitions, les concerts et

le band... Les maudits shows... La maudite boule, qui n'en finit plus de se gonfler, encore, de prendre toute la place dans la cage thoracique... Mance entend Janvier toussoter dans son sommeil. Janvier... Elle se souvient de ces jours de délire, de n'avoir eu envie de rien, rien d'autre que sa peau contre son dos, que ses yeux dans ses yeux, que sa voix comme une caresse le long de son cou... Elle serre les paupières de toutes ses forces, essaie de respirer encore plus profondément. Calme, Mance, calme... «VRRMM! VRRMMM!!!» Une étrange sensation sur son pied. «VRRMMM! YYIURRP!!!», crie le petit garçon blond. Mance ouvre un oeil: l'autoroute de sable passe à côté de sa chaise-tunnel et directement sur son pied-viaduc. La mère découvre l'oeuvre de son petit ingénieur civil avec une horreur exagérée. Elle se lève en hurlant comme une folle: «Arlo! *For heaven's sake! Leave the lady alone!*» Les yeux injectés de sang, elle empoigne l'enfant par le bras et le traîne jusqu'au parasol avec tant de rudesse qu'il ne touche même plus terre. Arlo pleure et crie de sa petite voix stridente d'enfant de six ans, alors le père se réveille en sursaut et se lève, l'air mauvais, pour faire son devoir de père. À son tour, Janvier se réveille brusquement. Les sourcils froncés, il passe une main sur son torse brûlé. Son front est baigné de sueur, ses longs cheveux noirs lui collent à la nuque, trempés comme les poils qui s'agglutinent sous ses bras. Les yeux plissés et les mains en conque devant la bouche, il craque allumette après allumette au bout de sa *Marlboro*. Mais, à côté de lui, voilà que des pas maladroits soulèvent le sable

qui se répand partout sur sa serviette. Le «Tabarnac!» a tout juste le temps de passer la lulette qu'il s'éteint déjà dans sa bouche: une magnifique poupette bronzée à point ondule des hanches en paradant son *g-string* aux couleurs du drapeau américain. Janvier regarde les fesses de rêve s'éloigner vers le rivage, plonger d'un trait au creux d'une vague froide, en ressortir toutes raides, et replonger, et sauter, répétitivement. Sans quitter des yeux le *red, white and blue*, il passe distraitemment une main sur la jambe de Mance alors que de l'autre, il tâte autour de la serviette à la recherche d'un autre paquet d'allumettes: «Ouin, bin j'pense que chu pas dû pour la fumer, celle-là!» En se levant, il lance la cigarette vers son sac de plage, mais le vent l'emporte, là-bas, quelque part sur la grève.

Des enfants se sont groupés au bord de l'eau pour ramasser des coquillages, qu'ils cachent dans un grand trou. Les plus petits font le guet et jettent des regards suspects à ceux qui s'attardent un peu trop à examiner leur butin, alors que les plus grands s'activent à grands coups de pelles et autres bébelles de plastique. Un peu en retrait, une petite fille tristement laide à cause de son étrange tête d'adulte concocte des pâtés de sable pour sa maman chérie. Avec son maillot noir à pois fluos qui lui pend entre les jambes et ses *swim-aids* jaunes qui ne servent qu'à l'encombrer, elle décide de faire le plein d'eau de mer avec un seau. Mance a tout juste le temps de consulter sa montre qu'elle aperçoit la petite courir

hors de l'eau, quelques mètres à gauche, quelques mètres à droite, les paupières soudées par le sel. Pendant que la fillette crie à en déchirer le ciel, Mance réprime un petit rire. Les coudes appuyés sur les genoux, elle se remet à feuilleter lentement sa revue, à la recherche d'un article qu'elle n'aurait pas encore lu.

De gros cumulus savonnent doucement l'azur, l'instant d'un peu d'ombre sur la photo que Mance examine minutieusement: le détail d'un nu de bronze, un torse voûté et décharné, des côtes proéminentes, un creux pour abdomen. Rien à voir avec ces deux Monsieur Univers qui promènent leurs muscles huilés en balayant la plage du regard de façon à mesurer l'effet-choc qu'ils ont sur les femmes... Justement, en voilà deux qui se plantent devant eux avec une caméra-vidéo en gloussant comme des couventines. Mance interrompt sa lecture, distraite par les ricanements qui ne cessent plus. La rousse, avec sa casquette garnie de fausses perles et de diamants en plastique, tient la caméra et recule, les jambes écartées disgracieusement, pendant que les deux bombes avancent vers elle en souriant. La blonde, elle, sautille autour de son amie en ballottant ses cuisses ravagées par la cellulite, les varices, vergetures, et autres désagréments d'être une femme et de vieillir. Un mégot encore allumé entre les dents, elle dirige les mâles qui ne demandent qu'à se plier à ce petit jeu de flatte-égo. Le spectacle terminé, ces messieurs continuent leur promenade, serrés dans leurs petits maillots échan-

crés, les épaules légèrement écartées comme si leurs biceps trop gonflés les empêchaient de garder les bras collés au corps. Incapable de se retenir, Mance détourne la tête et regarde dans la direction opposée en éclatant d'un rire excédé. À quelques mètres d'elle, un vieux et sa vieille, témoins de la scène, lui adressent un sourire sympathisant.

Avec la fin de l'après-midi, la lumière commence à faiblir et le vent à devenir frisquet. Le mois d'août s'achève et avec lui les journées chaudes de soleil fou. Mance se rend compte qu'elle a dormi un peu. Elle lance un regard vers la mer: Janvier n'est toujours pas revenu. Un matelas pneumatique abandonné se fait balotter par le ressac qui le ramène sempiternellement sur le sable embrasé. À *go!*, Mance commence à compter les vagues. Une, deux, trois, quatre,... Qui a dit que c'est avec la septième que les bateaux et les corps sont tirés vers le large? Cinq, six,... Ce qu'elle partirait, elle aussi, ce qu'elle voguerait, ce qu'elle courrait, comme ça... D'abord un élan puis, quelques bonds, et ses jambes prendraient la relève, en cadence. Une fraction de seconde et tout s'arrêterait: tus les moteurs de *Sea-doo*, les transistors et les goélands, disparus les relents de *Coppertone* et de hot-dogs, volatilisés les bourrelets, la chair cuite, le grand quai. Elle courrait, courrait à s'en rompre les muscles, à s'en crever le corps, courrait sur la houle, par-delà l'horizon, sur l'eau turquoise et le tapis de sable qui se déroberait sous ses pieds.

Elle courrait, nagerait, à toute allure, son coeur pomperait débile, le sang cognerait dans ses tempes, à n'en plus finir... et... et c'est vrai que ça n'en finit plus, toute cette eau, cette course folle vers dieu sait où, si loin, si loin, pourtant elle prend le large, entre les algues lumineuses et le jeu des marées, toujours plus vite, à bout d'haleine, là-bas, le regard perdu dans les nuages, des kilomètres, des heures, hors d'ici et de maintenant. Elle s'éloigne et le soir commence à s'étendre au-dessus de l'eau comme un beurre mauve, un glaçage de noces. Quatre jours qu'ils sont là, Janvier et elle, à s'asseoir au soleil et à régresser, à mourir d'inertie, noyés dans le silence. À attendre.

\*\*\*

Une tache de rouille s'étend au creux du lavabo et le filet d'eau qui fuit du robinet sent les oeufs pourris. Mance crache le dentifrice puis rince soigneusement sa brosse à dents. Elle relève la tête en fixant droit devant elle. Peut-être y a-t-il un problème avec cette glace, peut-être réfléchit-elle une image déformée des gens et des choses. La porte de la douche, la silhouette de cygne en imitation de verre givré, les petites tuiles bleu pâle et blanches, et le calfeutrage moisi, peut-être n'est-ce pas si hideux qu'elle croit. Mance se déshabille lentement, laisse glisser ses vêtements par terre. Elle remarque le *silverfish* qui ondule sur le parquet et qui va

vite se cacher sous le petit tapis ébouriffé. Aussitôt, elle piétine énergiquement la carquette, de long en large, n'en oubliant pas un centimètre carré. Incapable, toutefois, de la soulever afin de constater la réussite du carnage: l'idée seule d'une traînée gluante et de petites pattes arrachées lui lève le coeur. Bien vite, elle enjambe le rebord du bain en fermant la porte de plexi. Un frisson la secoue. Elle actionne l'eau chaude, mais une eau plus froide que tiède surgit du pommeau de douche. Mance regarde le sable suivre le cours de l'eau et salir les fleurs antidérapantes collées au fond de la baignoire. Elle pense à tous les pieds dégeulasses qui ont dû les fouler, ces adhésifs, à tous les culs qui s'y sont râpés, à toute la crasse qui s'y est incrustée. Elle essaie de se tenir sur la pointe des pieds pour ne pas trop toucher aux Autres. Sur sa peau hâlée, le sel a dessiné de grands cernes blancs que le jet d'eau froide efface peu à peu. Elle ferme les yeux. Voudrait ne pas penser qu'elle aimerait presque, pas vraiment, mais juste un peu, qu'on cogne à la porte, qu'on vienne lui annoncer que Janvier s'est noyé, qu'on a tout essayé, qu'il n'y avait plus rien à faire, que ses vacances à Old Orchard Beach auront été destroy. Là-dessus, elle ne trouverait rien à redire.

Sa chemise de nuit est boutonnée jusqu'au cou. À la télé, Mr. Weather pointe un graphique et annonce que l'humidité a fait grimper le thermomètre *over ninety degrees today*. Mance se glisse sous le drap en essayant de n'avoir l'air de rien.



Couchée sur le dos, les bras croisés sous la tête, elle s'intéresse au plafond. Janvier, de son côté, ne fait qu'une gorgée de sa bière. La bouche grande ouverte, il rote en pestant contre le faible taux d'alcool de la bière américaine. Après avoir diminué l'intensité de la lampe de chevet, il se couche sur le côté et guette Mance sans rien dire. Mais au bout de quelques secondes, il commence à abolir les centimètres qui les séparent. Mance sent sa bouche s'écraser lourdement sur sa tête. Elle sent aussi son pénis déjà dur contre sa cuisse. La main qui tire sur la chemise de nuit. «Qu'est-ce que tu fais avec ça su'l'dos?» Mance continue de fixer le plafond, impassible. Il y a la mer, les vagues, le soleil. Des dizaines de *jellyfish* colorent la plage, comme de gros ballons bleus gonflés à l'hélium. Un petit ange en bikini rose à lignes jaunes creuse dans le sable avec une pieuvre vert lime. À côté, un garçonnet à peine plus vieux ambitionne la construction d'un grand, grand, grand château que les géants habitaient dedans, pis qu'ils avaient enlevé la princesse faque le prince, il voulait tuer les géants, mais y'avait un dragon dans la tranchée, qui guettait la porte,... Mance ne la respire pas, la transpiration de Janvier, alors qu'il lui balance ses aisselles en plein visage tout en déboutonnant sa chemise de nuit. Elle ne le sait pas qu'il lui suçotte les mamelons en s'excitant comme un animal, qu'il promène sa main râpeuse sur son ventre, qu'il fourrage dans le poil de son pubis. Pourtant, lorsqu'il enfonce brusquement son doigt dans son vagin, elle ne peut réprimer le petit gémissement de dégoût qui lui serre la

gorge. Janvier s'acharne. Il ne la regarde pas, ne l'écoute pas; il respire grassement en produisant des sons incongrus, qui ressemblent à des plaintes. Dès que Mance essaie de serrer les jambes, Janvier lui bloque les genoux avec ses épaules en soufflant: «Jouis, Bé, laisse-toi aller,..., oui, c'est ça, jouis...» Mance cesse de regarder le plafond. Elle lève un peu la tête. En gros plan, le cul de Janvier, la raie pleine de sable qu'il n'a pas encore essuyée. Dans le *background*, elle discerne la moitié de l'écran de télévision: «*You want Love, Excitement and Passion? We, at the Lord of the Sea, invite you to stay in one of our magnificent suites for only \$120 a day...*» Les yeux de Mance se serrent tout seuls. Elle se force à haleter rapidement et à gémir de plus en plus fort. La langue de Janvier s'active de plus belle entre ses cuisses. Elle simule deux, trois cris en lui plantant les ongles dans les fesses. Que ça finisse.

-2-

Sacha s'étouffe presque avec sa bière: «Quoi?! Tu l'as scrapé comme ça? Merci pour les trois belles années qu'on a passées ensemble, c'était cool, pis bonjour! Voyons, la Grande! Crime, c't'assez dur de s'trouver un chum, veux-tu ben m'dire quelle ostie d'idée que t'as eue là?» Mance a la gorge nouée. Pas capable de sortir un mot. Clarisse se tourne vers Sacha en lui décochant un regard assassin. Sacha lui tire la langue. Elle empoigne le pichet et le vide dans les verres: «Fuck. N'a pus. J'paye l'autre» Elle se lève et disparaît dans l'agglomération d'assoiffés qui attendent devant le bar. L'air attristé, Clarisse prend la main de Mance: «Ma fille, on s'en doutait ben qu'ça allait plus durer longtemps, mais là, vraiment, j'pensais que votre petit voyage d'amoureux vous aiderait, que...» - «Qu'on tofferait quoi; un, deux mois de plus?» Clarisse plisse les lèvres: «Ben non... Ah! aide-moi donc, crisse, je sais même pas qu'est-ce qu'y faut que je dise...» Elle se tait un moment, regarde autour, puis se met à s'intéresser à ses ongles, dont le vernis noir commence à s'écailler. Incapable de se retenir plus longtemps, elle éclate, l'oeil inquiet: «Tu restes dans le band, han? Tu lâches Janvier, mais tu continues de faire de la musique avec lui; tu lâches pas le reste du band, là, han?» C'est donc ça... Elle pense à la gang, à son chum, à leur propre vie de couple. Un couple se brise, les autres suivent, c'est bien connu. Les gars se font de nouvelles blondes, les filles de

nouveaux chums, et la dernière chose qu'on sait, c'est qu'il n'y a plus de gang. Les amis se dispersent: on se revoit une, deux fois par année, on ressasse de vieux souvenirs, on se dit que c'était donc l'fun, nos trips de gang. On rentre chez soi, on appelle nos nouveaux amis et, avec ceux-là, on fait un nouveau trip de gang. Puis, quelques années plus tard, on s'en reparle avec nostalgie, on se souvient de ces beaux moments qu'on a passés ensemble, on sort les photos, les vidéos, en murmurant «c'était le bon temps»... Ouais, ouais, ouais... Mance donne un coup sur la table: «Clarisse, câlice! Penses-tu vraiment que j'ai envie de penser au band? Je l'sais pas, qu'est-ce que j'vas faire; tu l'sais-tu, toi, où tu seras pis qu'est-ce que tu feras, demain matin? À part ça, ça fait à peine trois semaines que Janvier pis moi on s'est laissés. Tout est pas coulé dans le béton; qui t'dit qu'on reviendra pas ensemble? On s'est tellement aimés, Clarisse, avant...» Elle voudrait lui dire de la serrer dans ses bras, mais quelque chose la retient: un petit bout, un tout petit morceau d'orgueil mal placé... Sa gorge brûle et ça commence à sentir la pluie dans ses narines.

Sacha revient sur une patte et puis sur l'autre, accompagnée de deux pas pires bonhommes qui ont l'air aussi bien entamés qu'elle. Mance sourit, tend la main et se présente, toute sympathique, comme si de rien n'était. Le grand blond a l'air d'avoir Sacha dans l'oeil. En plein son genre: s'il cause bien, elle le baisera mieux.

Son ami s'assoit à côté de Clarisse et essaie d'engager la conversation. Toute seule avec sa peine, Mance se trouve conne d'avoir cessé de fumer. Pendant que personne ne s'occupe d'elle, elle a la lumineuse idée de se faire oublier en allant se cacher dans la salle des toilettes. Là, au moins six filles attendent en ligne, certaines accotées contre le mur, trop soûles pour se tenir, d'autres, les jambes croisées, trop soûles pour se retenir. Évidemment, celle qui attend devant Mance veut converser: «Aye, c'pas toé la chanteuse de Kérozène Kermesse, par hasard?» Mance essaie de sourire. On dirait que l'autre a quinze ans... «Oui, c'est moi. T'es déjà venue à un de nos shows?» Oui, c'est sûr, elle a quinze ans, elle est soûle, et sa mère ne sera pas contente de l'entendre rentrer à trois heures et demie du matin. La petite regarde devant elle, les sourcils froncés, fouillant dans son souvenir: «Oui, ben, j'pense que c'était icitte, même, l'année passée... Ouin, c'est ça...» Mance essaie d'être convaincante: «Cool...» L'autre n'a pas l'air de trouver ça si cool que ça: elle se retourne, croise les bras sur sa petite poitrine, et s'intéresse à la fille devant elle. Mance a le goût de lui dire qu'elle a l'air innocente, avec ses lulus bleachées. Quand vient son tour, elle a tout juste le temps de fermer la porte de la cabine, qu'elle se met à brailler comme un veau.

Vingt minutes au moins qu'elle morve et qu'elle en arrache, assise sur le siège de la toilette. Chaque fois qu'elle reprend son souffle, elle se remet à sangloter de

plus belle. Et chaque fois qu'elle relève la tête, elle voit, entre la porte du cabinet et la cloison, le regard curieux d'une petite conne qui veut pisser. Cette fois, c'en est assez. Mance soulève sa jupe, baisse sa culotte et flanque son cul dans l'embrasure de la porte. Plus soule, elle chierait peut-être, mais dans l'état où elle est, ce serait inconvenant. Elle se mouche bruyamment en expirant de toutes ses forces pour s'assurer qu'il ne restera rien de sa petite crise. Avec le bas de son chandail, elle éponge soigneusement ses yeux. Elle a envie de rentrer chez elle.

Sacha est en train de necker avec sa proie ou son prédateur, c'est difficile à dire, pendant que l'ami regarde de l'autre côté en cherchant la chose à laquelle faire semblant de s'intéresser. Mance se voit en lui et il lui fait pitié. Quand elle arrive près de la table, il rayonne de soulagement: «Partie longtemps, han?» - «Oui» - «Ça pas l'air d'aller...» - «Non» Elle lui adresse le plus beau sourire du monde tout en ramassant ses pénates. Sacha ne bronche même pas alors qu'elle fait des bruits de succion dans son oreille pour la saluer. Pendant qu'elle cherche Clarisse des yeux, Mance entend l'ami dire, le plus gentiment du monde, que sa copine est allée faire un tour du côté du plancher de danse. Mance cale sa bière d'un trait et ne se retourne pas.

De l'autre côté, il fait si noir, il y a tant de monde et tant de fumée que Mance ne se reconnaîtrait même pas si elle se croisait. Elle se fraie un chemin dans la foule en sacrant parfois, surtout lorsqu'on ne se rend pas compte qu'elle existe. Il y a de ces gens qui sont tellement... uniques, qu'ils en oublient que d'autres respirent le même air qu'eux ou qui, comme ce gros épais à casquette, vident le contenu de leur pichet sur les pieds des jeunes femmes qui passent. «Heille, le comique! C't'une claque sa gueule que tu veux, crisse!» Il est très près d'elle et ça l'enrage d'être obligée de lever la tête pour lui parler. Il ne dit rien. Son sourire baveux la met hors d'elle. Ça commence à vibrer dans sa tête, à vibrer dans ses bras et ses jambes: elle a envie de lui arracher la face. Autour, tout n'est qu'un jeu confus d'ombres, de lumière et de fumée. Elle ne distingue plus la musique; seule la distorsion de la guitare électrique qui n'en finit plus de se lamenter dans ses oreilles. Elle a beau essayer de se calmer, ça part tout seul: quand la main du gorille attrape brusquement son poignet, se refermant autour jusqu'à lui broyer les os, il ne manque que quelques millimètres avant que les ongles de Mance ne déchiquètent son visage. Elle tremble comme une junkie. Voudrait le tuer avant qu'il ne la tue. «Calme tes nerfs, la Kermesse. J'ai acheté mon billet pour votre show, la semaine prochaine. Pas l'goût d'te péter la gueule et qu'ça seye annulé, ça. Faque là, décrisse, pis sacre-moé patience» Elle décrisse, elle lui sacre patience. Elle s'enligne aussitôt vers le bar: impossible de retourner chez elle comme ça,

toute seule et si ébranlée. Si Janvier avait été là, il lui en aurait câlissé une sur la gueule, ça n'aurait pas été long, il lui aurait dit qu'il... Elle a envie de crier et de casser quelque chose. C'est ça, la chanteuse de Kérozène Kermesse. Des gars comme ce gros crétin pour public. Des petites filles tout juste pubères aussi. Réjouissant. Sa mère lui avait donc dit, de *faire un docteur*.

Clarisse danse comme une possédée sur une toune de *Mr. Bungle*, l'air de faire du lipsync. Ses bras, ses jambes et, surtout, son incendiaire tignasse rousse se balancent de tous bords, tous côtés, à un rythme d'enfer. Mance réussit à se créer un petit espace où bouger, tout juste à côté d'elle. Un peu trop paquetée pour suivre un rythme si chaotique, elle reste debout, les yeux fermés, et laisse la musique remplir sa tête. Elle va là où la masse de danseurs la pousse, comme un bout de papier dans une tornade. Clarisse l'attrappe au passage; elle colle sa bouche contre son oreille pour crier quelque chose comme: «Ma fille! J pense que tu s'rais mieux d'aller sur le côté, t'appuyer sur un speaker. Ça pas d'allure, tu vas t'ramasser à terre!» Elle agrippe le bras de Mance qui se laisse conduire près de la scène, face au plancher de danse. «Aide-moi à grimper, Clarisse» - «T'es tu folle? Tu vas t'la péter!» Mance grimace en lui signalant de faire de l'air. Clarisse hausse les épaules, fait son air de matante, mais accepte tout de même de la soulever de terre. Mance s'assoit sur le bord du *stage*, les pieds posés sur le gigantesque haut-



parleur, et scrute la foule qui s'agite devant elle. Bizarre changement de perspective: habituellement, quand elle se trouve sur cette scène, c'est pour chanter, pas pour dégriser. Ouais; chanter... Elle, elle la chanteuse qui sacre à pleine gueule, qui n'a pas peur de pousser sa voix plus fort que le son des guitares électriques, et qui n'hésite pas à lécher les oreilles de son guitariste de chum, devant tout le monde, quand ça lui prend... C'est ça... la chanteuse... Tellement cool. Tellement roffe. Pas d'trouble, la fille, au-dessus d'toute, juchée là-haut, avec tout son monde. Tellement misérable ce soir, pourtant, sur cette même scène, avec personne en avant ni en arrière pour la faire filer toffe... Mance croise les bras sur son ventre, se plie sur elle-même. Elle essaie de forcer le souvenir. Comment c'était avant la musique, avant Janvier. Des images comme une tache d'huile dans une flaque d'eau... Janvier qui dit: «Rouge» et elle qui répète: «Rouge». Janvier qui choisit «Noir», et elle qui choisit «Gris». Janvier qui lève les poings et elle qui corrige: «Noir, j'avais dit *noir*». Janvier avait toujours raison. Va comme j'te pousse. C'était facile.

Elle regarde devant elle. Ne voit plus Clarisse. Elle aurait dû partir la première fois qu'elle en a eu l'idée: maintenant, elle est tout juste capable de bouger. Les vibrations du haut-parleur se répandent de sous ses pieds à tout son corps. L'alcool fait chaud dans sa cervelle et elle a un peu envie de vomir. Janvier... Ce

qu'ils étaient, tous les deux, *ensemble*... Peut-être un peu envie de mourir, tout compte fait. Mais elle ne pourrait pas, pas toute seule.

\*\*\*

Le soleil point dans le puits de lumière, tout juste au-dessus du lit. Malgré qu'il fasse bon sous les molles couvertures de laine, Mance n'arrive plus à se rendormir. Le tic-tac du réveil l'angoisse. Le piaillage des oiseaux l'énerve. Il y a aussi que dès qu'elle ferme les yeux, qu'elle arrive à se placer confortablement, le creux du vieux matelas la fait rouler contre ce gars qui sommeille à côté d'elle. Et de sa peau, ce matin, elle n'en veut plus.

Quand Clarisse et Sacha l'ont réveillée, la musique s'était tue et de gros néons blancs jetaient sur le plancher de danse un décor de patinoire. Mance a demandé: «Qu'est-ce qui s passe?» et Sacha a répondu: «C'est la fin du monde. Viens, faut qu'on se sauve» Mance n'a pas souri. Dans l'autre salle, le grand blond et son ami attendaient avec un air de dépit, mais aussitôt qu'ils ont aperçu les trois jeunes femmes, enlacées bras dessus, bras dessous, ils ont eu un sourire complice. Le grand blond s'est jeté sur Sacha; il a mis sa main sous son menton et l'a embrassée farouchement. Il a dit: «Toi, j'te laisse pas partir» Clarisse a levé les yeux au ciel

en hochant la tête, découragée, et, à qui voulait l'entendre, elle a lancé qu'elle ne comprenait pas pourquoi l'alcool rendait kétaine. Pendant ce temps, l'air complètement intrigué, l'ami du grand blond dévisageait Mance, qui essayait de rester debout sans basculer sur le côté. Il s'est approché d'elle comme il a pu. Soudain son visage, rendu mollasse par l'ivresse, s'est éclairé: «Heille, j'te regarde, là. Tu s'rais pas la chanteuse de Kérozène Kermesse, par hasard?» Mance a essayé de le regarder droit dans les yeux. Avant de répondre «Ouais...», elle s'est agrippée au rebord de la table, question de ne pas perdre pied. Il a continué: «Ah! C'est ça. Justement, j'ai vu une entrevue à Musique Plus, la semaine dernière; c'était un de vos guitaristes qui était en studio...» Elle a posé une main sur son épaule. En regardant le plancher, elle a ordonné: «Tu viens dormir chez moi» Il a affiché un sourire d'animateur de télé.

Sur la banquette arrière du taxi, il s'est mis à l'embrasser à pleine langue. Elle s'est calée contre la portière, la tête accotée sur la fenêtre, et s'est laissé faire. Ses cheveux étaient gras et sa salive avait un goût de moisi. Quand il s'arrêtait de l'embrasser, il prenait le visage de Mance dans ses mains en la regardant avec un sourire vaguement satisfait. Entre la portière du taxi et la porte de la chambre à coucher, il a avoué, sur le ton le plus amical du monde: «Tu sais, la dernière fois que j'suis allé voir un de vos shows, tu m'as vraiment fait capoter... T'étais

complètement baveuse, sur scène; t'avais l'air tellement heavy, c'était super excitant. J'regardais tes grandes jambes, tes fesses, pis... crois-moi, y'a ben des bouts que j't'écoutais même plus chanter!» Son rire était sincère, sa main impatiente. Avant de la pénétrer, il a joué aux convenances et a lancé: «Au fait, j'm'appelle Charles. Toi, c'est quoi ton nom?» Elle a haussé les épaules et a soufflé: «Choisis...»

Charles a les yeux collés et le visage paresseux. Il laisse tomber son bras lourd sur les épaules de Mance, la gardant captive de son propre confort. Parfois, il laisse entendre de petits «Mmm...» de bien-être. Ses cheveux coulent le long de son cou, se répandent partout sur l'oreiller et un peu sur le visage de sa voisine. Mance pense aux méfaits de ce gras et de cette saleté qui traînent sur sa peau. Elle voudrait retirer ces mèches nauséabondes de sur son visage, mais dès qu'elle essaie de bouger, ne serait-ce que pour tousser ou se gratter, Charles la serre plus fort contre lui. La fatigue ne vient pas à bout d'elle; il a beau n'être que huit heures et des poussières, elle a beau se sentir comme un brouillard, à côté de ce gars dont elle ne connaît que le nom et le corps, elle n'arrive pas à s'abandonner. Elle a soif. A envie de doucher tout cet alcool qui suinte de ses pores, de gober trois caplets de vitamine C et de s'empiffrer de croissants au fromage, tiens. Elle pense aux travaux de mi-session qu'elle doit remettre dans deux semaines, qu'elle n'a pas

encore commencé de rédiger, faute de temps, mais surtout faute de coeur, et elle se remet à angoisser, son pouls se réglant sur le tic-tac du réveil. «Bon, ça suffit»; elle pousse le bras de Charles et arrive à s'asseoir dans son lit. Il se réveille en protestant: «Heille! Qu'est-ce que tu fais là?!» Il regarde sa montre: «C'est l'heure des moineaux!» Mance essaie de trouver un moyen de se lever sans qu'il la voie nue au grand jour. Ne laisser aucune chance au souvenir. Elle pousse sur la joue de Charles, cale sa tête dans l'oreiller et, passant ses doigts sur ses yeux, elle dit d'une voix tranquille: «Dors, j'reviens dans deux secondes» Puis, elle attend. Il grimace un peu, mais bien vite sa tête tombe et sa bouche s'entrouvre, laissant filer son souffle profond. Elle sait qu'elle peut se lever. Ni vue ni connue.

La table de la cuisine est tapissée de cahiers, de feuilles et de livres. Entre deux cartables, Mance dépose sa tasse de café. Elle lit deux-trois lignes en les soulignant au feutre fluorescent. Dans la marge, elle griffonne des notes illisibles puis, poursuivant sa lecture, elle colore distraitemment les lignes qui suivent. *Autoretrato con pelo cortado*; Frida Kahlo; fonction référentielle; Roman Jakobson; note en bas de page: ça fait plus scientifique... Elle masse doucement ses tempes et bâille en étirant les bras. Juste à côté de sa tête, une araignée glisse lentement le long de son fil qui brille rose, bleu, jaune, dans la lumière. Mance recule sa chaise pour mieux l'examiner. Pliée sur elle-même, l'araignée se balance, petite boule grise, au gré de

l'air qui s'infiltré entre la fenétre et le châssis puis, elle étend une à une ses pattes fines pour se hisser jusqu'au plafond. Mance se lève et se dirige vers la fenétre. Le soleil a disparu. Au loin, les buildings et le Mont Royal se dressent dans la grisaille. De lourds nuages volent bas sur le centre-ville. Elle colle son front à la fenétre en fermant les yeux. Est-ce que, ailleurs, quelque part dans le monde, une telle grisaille pourrait étre belle? Est-ce qu'il existe sur terre un paysage où le mauvais temps rehausse l'éclat des gens et des choses? Oui, oui, certain. Les tableaux de Turner, les montagnes de *Tempête de neige*. *Hannibal et son armée traversant les Alpes*, le gris, le noir, la lumière, le flou... Le ciel, la mer et la menace du *Radeau de la Méduse*, de Géricault, les nuages, la houle, les gris, l'orangé sanguinaire, mais l'éclaircie, au loin, la petite tache de bleu si pâle, là-haut, dans le coin du tableau... La tache écarlate qui bouge soudain dans le reflet de la vitre. Mance se retourne. Debout au milieu de la cuisine, vêtu seulement d'un miniscule slip de coton rouge clair, Charles se frotte les yeux en bâillant. Mance ne peut réprimer son sourire narquois. Il sourit à son tour: «Je l'sais, ça pas d'allure, de se lever à des heures de même, en plein après-midi...» Il s'assoit, regarde partout autour de lui. Mance s'approche de la table: «Veux-tu du café?» Il fait signe que oui. Quand elle passe à côté, il lui caresse gentiment les fesses. Sans le regarder, elle dépose un croissant et une tasse de café sur la table, puis se dirige vers la chambre à coucher. D'un bond, il a sauté de sa chaise et traversé le corridor.

Mance n'a pas le temps de fermer la porte derrière elle qu'il a déjà les mains sous sa veste. Il glisse le long de son ventre, s'agenouille devant son entrejambe et flanque sa tête sous sa jupe. Mance plisse les lèvres: «Heu... écoute...» Il tire maladroitement sur sa culotte, la baissant jusqu'à ses genoux. «C'est que... hem, il faut qu'on...» Elle essaie de reculer, mais son sous-vêtement, étiré entre ses deux genoux, limite le mouvement. Elle empoigne la tête de Charles à deux mains: «S'il te plaît, arrête. Faut qu'j'aille travailler dans moins d'une heure. Pas le temps de gossier, là... Charles...» Il resserre fermement les mains sur ses cuisses, s'agrippe, ne lâche pas prise. Son souffle commence à s'accélérer et tout son corps à s'agiter. Mance se débat: «Heille! Là, là, tu me lâches, O.K!» Il ne bouge pas. Elle le tire brusquement d'entre ses jambes en grognant. Il a l'air bête: «Capote pas, fuck!» Elle remonte rapidement sa culotte tout en s'éloignant de lui. Sa voix grince: «QUAND J'DIS QUE T'ARRÊTES, BEN T'ARRÊTES, CÁLICE! LÀ, TU VAS T'HABILLER PIS TU VAS DÉCAMPER. TU M'ÉCOEURES, COMPRENDS-TU?! TU M'DÉGUEULES!» Il est aussi rouge que son slip. Immobile, les deux bras pendants et son pénis pointant droit vers elle, il laisse tomber: «Ben voyons...» Il regarde Mance sortir de sa chambre en criant comme une déchainée. Quand il en sort à son tour, elle est assise par terre, dans le passage, suçant le sang qui pisse de ses jointures. Gros comme un poing, il y a un trou dans le mur de

gyprock, là, tout juste à côté de la porte qu'elle lui fait signe de prendre, au plus crisse.

\*\*\*

Sa maudite job. Des heures debout dans un décor grano-branché à se faire marcher sur les pieds et à servir Monsieur, Madame, sans broncher. Oh, oui, il y a bien quelques clients sympathiques, mais la plupart restent de bêtes lapeurs de café qui sourient peu et ménagent leurs pourboires. Depuis trois ans, les shifts se succèdent de semaine en semaine, plus insupportables les uns que les autres. Au début, Mance s'était dit que ça allait être temporaire et que, avant la fin de ses études, elle arriverait peut-être à faire de la musique un gagne-pain acceptable. Son idéalisme naïf avait vite pris le bord: vivre des maigres recettes que les jams de Kérozène Kermesse rapportaient était tout simplement invraisemblable, d'autant plus qu'à cette époque, le band devait parfois payer pour se produire dans les bars, minables pour la plupart; c'était là le seul moyen de regrouper les quelques fans et d'élargir le public. L'horreur... De toutes petites salles enfumées et mal équipées où Mance s'arrachait la voix, debout au milieu de rares sympathisants mêlés bien malgré eux à de vieux souçons bavards. Serrés sur une scène de neuf mètres carrés, entre deux colonnes de son mal réglées, les quatre musiciens jouaient dans la



la pénombre alors que Mance, souvent la seule fille de la place, héritait de la lumière aveuglante du gros spot blanc. Mais l'exclusivité de la lumière n'était pas son unique privilège, non; c'était elle qui écopait de la niaiserie mâle: «Montre ton cul!», «Tchèckes-y les boules!», «Déshabille, minou! Aaarrt!!!», n'importe quoi... Le plus difficile, en fait, c'était d'encaisser en silence pour que le groupe conserve ses contrats: une crise de nerfs, un coup de poing, un verre cassé sur la tête d'un cave et ça aurait été goodbye Kermesse... Alors, si se faire humilier une fois de temps en temps était le prix à payer pour entretenir l'espoir de voir le groupe gravir les échelons, faire des shows dans de meilleures salles et, peut-être, endisquer et faire de petites tournées, Mance s'était dit qu'enfiler le tablier rose du Café des Soupirs n'était qu'une autre petite concession à faire pour se payer la possibilité d'un avenir meilleur; à côté des ivrognes et de leurs commentaires plates, ça ne pouvait pas être pire. Mais voilà: *public* s'épelle de la même façon sur une scène et sur un plancher de restaurant. Jouer à la chanteuse ou à la serveuse, c'est presque du pareil au même: c'est jouer le rôle de donner, donner en ayant l'air d'avoir du fun, donner et plaire. Vous voulez entendre c'te toune-là, vous arrêtez pas de crier son titre, ben la v'là, juste parce qu'on vous aime! Regardez comme on a l'air contents de la jouer puisque vous nous l'avez si chaleureusement demandée; écoutez comme on vous l'offre avec tout notre coeur, comme ça sort de nos trippes!... Oui Monsieur, oui Madame, oui, il fait beau aujourd'hui, oh oui ça m'intéresse

beaucoup ce que vous me dites: voyez, je souris, je souris même si j'ai les pieds en feu et si j'ai juste envie de vous crisser votre café sur la tête, même si j'enrage de pas pouvoir me faire valoir parce qu'il faut que j'me dépêche et que j'ai des plats plein les bras. Votre repas? Je vous l'apporte, je vous le donne. Tout de suite, avec le sourire.

Mance s'approche d'une table: un homme dans la soixantaine qui l'examine comme si elle figurait au menu: «Bonjour, ma grande! Belle journée, han?» Une espèce de moue gâche le visage de Mance: «Heu, oui... Ben, m'semble qui fait pas si beau qu'ça... Faut dire que j'en ai pas vraiment profité» Sans l'écouter, le client la détaille avec des regards appuyés. Elle joue nerveusement avec le bandage qui recouvre son poing meurtri: «Bon! Qu'est-ce qu'on peut vous offrir?» - «Là, tu vas m'apporter un thé...», ses yeux roulent dans la graisse de bine, «...aux fruits de la passion. Pis, si tu penses que tu peux m'offrir autre chose, gêne-toi pas» Mance serre le menu entre ses mains. Elle tourne les talons et se dépêche de s'éloigner. Pendant qu'elle traverse les portes battantes, elle sait que le salaud reluque son cul, et l'envie de tout casser lui crispe les bras. En furie, elle fonce dans la cuisine, se faufile entre deux comptoirs et s'attaque à l'aide-cuisinier: «Pascal, amène-toi!» Elle le tire jusqu'au hublot qui donne sur la salle à manger. «Regarde, c'est lui le vieux calice dont j't'ai parlé hier. Y s' imagine que parce que j'suis juste la wétrisse,

y peut faire le sale! Tabarnac que j'tannée!» Le nez écrasé contre la vitre, Pascal tire la langue: «Pauvre toi... Pis tu dis qu'il s'assoit toujours dans ta section, han? P't'être que tu pourrais t'arranger avec Marie-Paule pour qu'à l'serve, quand y vient?» - «À veut pas» Sans quitter son point d'observation, Pascal hoche la tête: «J'te gage que c'est juste parce que elle, à se fait pas cruiser...» Mance renâcle bruyamment, l'air accablé. Soudain, elle remarque le visage de Pascal qui s'illumine d'une expression à la fois contente et surprise. Tout excité, l'aide-cuisinier s'écrie: «Mance! Ton beau p'tit monsieur vient d'rentre!» Le coeur de Mance fait un bond. Elle pousse Pascal pour prendre sa place devant le hublot: «Ah! Mon Dieu! Non mais, quel homme, han Pascal, admets!» Pour toute réponse, il éclate d'un rire complice. Les joues roses, Mance tourne en rond sur le carrelage en replaçant les mèches qui s'effilent sur son visage: «Pascal! Le maudit thé du bonhomme...» - «Laisse, j'vas l'préparer pis j'irai lui porter. Grouille-toi avant que Marie-Paule se pitche sur ton pétard!» Avant de pousser la porte, Mance respire à pleins poumons. Elle entre dans la salle à manger, les mains moites et le pas un brin chancelant. Elle lance un regard rapide du côté de Marie-Paule qui ne remarque rien, tout occupée qu'elle est à placoter avec une vieille dame. Debout dans l'entrée, le trouble-coeur retire lentement son chapeau de suède brun, dévoilant son irrésistible tignasse indomptable. Il se dirige ensuite vers sa table, celle qui donne sur la rue. Comme toujours, il s'installe pour lire. Mance a l'esto-

mac noué. Trois mois que ça dure, ces émois de p'tite fille niaiseuse! Ostie de divagation pas rapport... Il entre, elle rougit aussitôt. Il lui parle, elle lui répond des futilités en balbutiant. Une vraie folle... Les premiers temps, elle le trouvait vraiment mignon, mais sans plus. Les yeux captifs de ses livres, il demeurait assez réservé et difficile d'approche. Puis, au fil des jours, il s'est mis à lui sourire, à lui demander «comment ça va?», bref, à devenir de plus en plus sympathique et accessible. Petit à petit, il s'est mis à la troubler; Mance avait beau être consciente qu'il s'agissait d'un petit coup de foudre circonstantiel qu'on vit sur le moment et qu'on ne traîne pas avec soi dans la *vraie* vie, elle avait beau se répéter que ça n'avait aucun sens, qu'il n'était qu'un gentil client un point c'est tout, elle passait néanmoins ses quarts de travail à l'attendre et à espérer une conversation pour se faire connaître de lui.

De nouveaux clients entrent dans le café. Accotés sur le demi-mur de bois teint acajou, ils attendent inutilement qu'on leur assigne une place. La tête penchée, Mance fait semblant de nettoyer une table, comme si elle ne les avait pas encore aperçus. Elle remarque par contre que le beau p'tit monsieur, lui, est déjà prêt à commander son éternel bol de café au lait: la tête un peu relevée, il cherche une serveuse du regard. Elle s'essuie les mains sur son tablier, le secouant un peu en même temps, et ramasse tout son courage pour s'approcher de la table. Crisse

qu'elle a envie que lui, lui, se rende compte qu'elle sait faire autre chose que servir cafés et sandwiches sans mélanger les commandes!

Il sourit gentiment: «Bonjour Mademoiselle!» Non, elle ne tremblera pas. Non, elle ne rougira pas: «Bonjour heu...» Elle hausse légèrement les épaules, le regard inquisiteur. D'une voix douce, il répond tout simplement: «Alexandre...» Ça y est, elle est rouge bonbon à la cannelle, son front ruisselle et ses yeux doivent crochir tellement elle ne sait plus où regarder. Pour dissimuler son trouble, elle transfère son poids d'une hanche à l'autre en triturant son bandage. Il remarque l'état de sa main en fronçant les sourcils: «Vous vous êtes coupée?» Mance rit nerveusement, les jambes comme de la guenille et la tête engourdie. Elle s'entend répondre: «Non. J'me suis fait ça en donnant un concert, hier soir» et elle se trouve désespérément stupide de mentir ainsi, d'autant plus qu'elle ne tient pas à ce qu'il sache qu'elle chante dans un groupe de pouilleux. Lui si propre, si poli, si élégant, si... Il se cale dans sa chaise, l'air un peu surpris: «Vous faites de la musique? De quel instrument jouez-vous?» - «Heu... de... d'la voix!», et elle rit à nouveau, faute de mieux. Lui la fixe avec une lueur singulière dans le regard. Mance toussote, passe une main dans ses cheveux et finit par demander: «Un bol de café au lait?» Il hausse les sourcils et exagère son air impressionné: «Perspicace, mademoiselle, perspicace!» Pendant une longue seconde, Mance reste immobile,

incapable de faire un geste. Ces yeux bleu acier, câlce! Ces dents parfaites, cette tête brillante, cette voix si juste, si intelligente! Crisse qu'il a du charme... Il ouvre son livre en faisant claquer la couverture sur la vieille table de bois. Mance revient à elle en sursaut et disparaît derrière le comptoir, là où se trouve la machine à café. Son coeur cogne à lui sortir de la poitrine. Sa main tremble sur le levier. Voyons, la Grande, les nerfs, y'a rien là, fuck! Rien là... Non, mais il est trop, vraiment trop... Elle choisit le plus beau bol de la pile, celui à rayures bleu foncé et orange vif, et actionne la machine quand une voix stupide enterre le vacarme de vapeur et de succions: «Heille fille! M'as-tu l'avoir, mon thé, un jour?» Mance se retourne à contre-coeur. Le vieux crisse; elle l'avait oublié... «J'vous l'apporte tout de suite, monsieur...»

En la voyant pénétrer dans la cuisine comme un bulldozer, Pascal s'excuse d'avoir oublié son importante mission: «Trop occupé à glacer un gâteau, qu'est-ce tu veux...» Mance l'empoigne par les épaules, excitée comme une enfant dans un parc d'attraction. Elle crie presque: «J'y ai parlé, Pascal! Il m'a parlé!!» - «Pour vrai?! Qu'est-ce qui t'a dit?» Elle attrape la tasse de thé destinée au vieux détestable et, rayonnante, elle chantonne: «A-lex-andrrre! Il s'appelle Alexan-an-an-dre...!» Dans un éclat de rire, elle pousse joyeusement les portes et retourne au comptoir pour se rendre compte que la vie est bien mal faite: dans le crépuscule qui inonde

la vitrine, Marie-Paule balance son gros cul à côté du beau p'tit monsieur en lui servant le bol de café au lait fumant. Il paie. Elle ramasse le pourboire.

Petit à petit, le café commence à se remplir pour le repas du soir. Les jambes lourdes et les bras endoloris par le poids des assiettes, Mance s'active entre les tables avec un sourire difficile. Impossible de se concentrer: le vieux cochon est parti sitôt son thé avalé et son oeil bien rincé, mais Alexandre, lui, sirote un deuxième café au lait, l'air complètement captivé par son bouquin, et Mance ne peut s'arrêter de l'espionner. Tout à l'heure, quand il a fini son café, Marie-Paule s'est immédiatement jetée sur lui avec sa bouche en coeur et ses oeillades pas trop subtiles. D'une voix dénuée d'enthousiasme, il lui a commandé un second café et, aussitôt son champ de vision dégagé, il a balayé la salle du regard avec une mine un peu déçue: il a tout de suite rencontré le regard scrutateur de Mance. Il a souri timidement et leurs yeux se sont accrochés. Les joues en feu, Mance ne savait plus comment se tenir: il savait, shit, il savait qu'elle l'examinait en cachette... Un vrai cirque, câlice! Comme si *vraiment* elle pouvait tripper sur un jeune trentaine clean cut presque snob! Pis comme si pareil bonhomme pouvait avoir un peu d'intérêt pour elle! Ben oui, Café-Romance bonjour! Fuck... Pourtant, ils se seraient sûrement regardés comme ça un peu trop longtemps si le gérant n'avait pas surgi des cuisines en gueulant que le rush allait bientôt commencer et que trop de tables

avaient encore l'air crottées. Mance a grimacé: «Les nerfs, Michel, j'peux pas tout faire en même temps!» Les joues empourprées, il a rétorqué sèchement: «J'te demande pas de tout faire en même temps, Mance! J'te demande juste de faire ce que t'as à faire!» Puis, il s'est introduit dans la cuisine où il a continué de vider son fiel sur les autres employés. L'égo écorché, Mance a sorti son torchon et s'est mise à frotter tables et comptoirs avec une rage vigoureuse.

Cependant, avec l'affluence de clientèle, elle n'a plus tellement le temps de broyer du noir: à gauche et à droite on se l'arrache, une fourchette ici, un verre d'eau par là, la facture, vite, le dessert... Bordel... D'une oreille distraite, Mance écoute une cliente qui n'arrive pas à décider quoi commander. Malgré ses efforts d'attention et de bonne volonté, elle continue de regarder constamment du côté du beau p'tit monsieur: justement, voilà qu'il lui fait signe. Tout agitée, elle tend l'index pour signaler qu'elle l'a bien vu et elle se retourne rapidement, le regard vague, un mièvre sourire accroché au visage. La voix impatiente de la cliente la ramène bien vite sur terre: «Mademoiselle! Je vous ai posé une question!» Mance rougit: «Oui, madame, j'vous écoute... La soupe du jour c'est la crème de poireaux; ça vous convient?» Et sans entendre la réponse, elle file à la table d'Alexandre: cette fois, elle ne le manquera pas.



Les coudes sur la table, les deux mains croisées, il la regarde marcher vers lui. Comme un pantin désarticulé, Mance avance sur des kilomètres et des kilomètres en essayant de contrôler son visage pour cacher son émoi. La bouche sèche, la pointe du stylo appuyée sur le petit carnet de commandes qui tremble dans sa main, elle se place à côté de lui lorsqu'elle remarque la couverture du livre qu'il a couché sur la table. L'instant de lire «*Émergence de l'art expressionniste...*» et son cœur vire sens dessus dessous. Non, cette fois, c'est trop: «L'Expressionnisme! Vous lisez sur l'Expressionnisme! C'est drôle, j'suis justement en train de rédiger une étude sur Jan Zrzavý!» Puis, essayant de se contenir, elle ajoute: «Ben, juste sur son travail heu... expressionniste» Après, elle ne sait plus trop comment agir. Elle se sent désespérément stupide de s'être excitée ainsi devant lui, mais aussi tellement fière de lui en avoir dévoilé un peu plus, de lui avoir fourni une piste pour creuser un peu plus qui elle est! Alexandre la fixe sans rien dire, les yeux ronds comme des dollars, l'air d'attendre la suite de son show d'érudition. Comme pour s'excuser, elle précise d'un ton timide: «C'est un peintre...» Alexandre lui coupe tout de suite la parole: «Tchèque!» Dévoilant sa dentition parfaite dans un sourire à la fois enchanté et étonné, il se laisse tomber sur le dossier de sa chaise en laissant pendre ses bras de chaque côté. Dépassée, Mance étend sa main sur son front en hochant la tête alors qu'Alexandre s'exclame: «C'est incroyable! Vous êtes déjà allée à Prague? Vous avez visité le Musée d'art moderne de Prague,

c'est ça?!» Le visage figé de stupéfaction, Mance explique: «Non, j'suis jamais allée. J'étudie en histoire de l'art pis j'sais pas pourquoi, c'est plus fort que moi, j'ai la manie de sortir des sentiers battus. L'année passée, j'trippais sur l'art scandinave. Cette session-ci, faut croire que j'suis partie sur l'Europe de l'Est!» Elle fronce les sourcils: «Vous, comment ça se fait que vous connaissez Zrzavý?» Avant de répondre, Alexandre se replace sur sa chaise et tire un peu la table vers lui. La voix du gérant retentit alors du fond du restaurant: «MARIE-PAULE, LA MADAME ICI DIT QU'ELLE N'A PAS ENCORE EU SON SANDWICH!» Mance se retourne rapidement, juste assez cependant pour reconnaître que la cliente insatisfaite est assise dans sa section. Tout allait si bien, fuck! Quelques minutes encore, juste un peu plus... Un peu plus de sa voix, de ce petit sourire sagace, de ces fines rides qui froissent le coin de ses yeux... Mance glisse son stylo dans la poche de son tablier. L'air exagérément concentré pour bien signaler son intérêt, elle écoute le beau p'tit monsieur raconter qu'il est peintre et qu'au cours de son voyage en République Tchèque, l'année dernière, il a visité de nombreux musées et s'est familiarisé avec l'art du pays. S'il se souvient de Zrzavý, c'est pour avoir passé plusieurs minutes, fasciné, devant l'horifiant *Antéchrist* aux yeux rouges qui occupait un petit pan de mur solitaire... «Je vous jure, je me suis senti tout drôle. J'étais seul dans la salle avec ce Jésus ensanglanté, aux cheveux tout ébouriffés et noirs comme du charbon, crucifié sur un ciel vermillon... J'étais

incapable de m'en détacher» L'air absorbé, il se gratte le coin de l'oeil avant de se rappeler: «Ah oui, l'oiseau! Il y avait une espèce de rapace blanc qui tournoyait autour de la croix, et derrière, c'étaient des arbres sans feuilles... Noirs, oui. Noirs et tout tordus... Ah! Je vous jure! Une belle pièce...» Charmée, Mance acquiesce; pour l'avoir étudiée des heures et des heures, elle connaît chaque détail de cette scène de fin du monde. Et lui, lui qui s'est tenu devant, qui l'a vue pour vrai! «Vous êtes bien chanceux...», murmure-t-elle, les yeux comme noyés dans un lointain brouillard. Alexandre réplique posément: «Écoutez; demain je vous apporte le cahier de la Národní Galerie, ça vous va?» La bouche fendue jusqu'aux oreilles et les yeux pétillants, Mance ne peut dissimuler son plaisir. Si elle s'écou- tait, elle lui sauterait au cou et l'épouserait illico! Pendant qu'elle plane dans ses fantasmes, le regard d'Alexandre dévie soudain derrière elle: «Heu... Je pense que la dame là-bas vous veut quelque chose...» Ah oui, c'est vrai, le Café des Soupirs, les murs de pierre et de brique, les vieilles affiches de cinéma, les rideaux de velours sur la grande vitrine à carreaux et les chansonniers, Brel et Ferré, qui se lamentent à longueur de journée; oui, oui, la *vraie* vie... Mance fait une grimace timide qui fait rigoler Alexandre. Il empoigne son livre et prend un air boudeur en disant: «Je voulais un autre café, mais finalement je vais laisser faire; je lis encore un peu et je file...» Mance opine en prenant son carnet. Elle examine rapidement la table. Trouver quoi que ce soit; n'importe quoi pour rester encore un peu... Le

bol, la soucoupe, la cuillère... là.... Alexandre a déjà plongé son regard dans les pages qu'il semble dévorer. L'espionnant une dernière seconde, Mance hésite avant de s'aventurer: «Heu... Voudrais-tu une tisane, à la place d'un café?» Il a presque sursauté. Même s'il se force un air amical, ses yeux trahissent son agacement: «Bien... Non, je... je VOUS remercie, ça va aller» puis, il ricane un peu, pour la forme, et se remet à sa lecture. Le coeur plein de vertiges, Mance tourne les talons.

Alors qu'elle passe près du comptoir-caisse, une femme dans la quarantaine, du rouge plein les lèvres, la tignasse en corde de poche *teindue* blonde et des talons hauts comme New-York, l'attrape au passage. D'une voix de film d'horreur, elle émet quelque chose comme: «Mademoiselle, est-ce que vous prenez *Interac*, ici?» Mance dépose la vaisselle sur le comptoir et se place de l'autre côté en répondant faiblement: «Oui, mais en ce moment le système est en panne. Pouvez-vous payer comptant?» La dame se met à gesticuler comme une pieuvre dans une barboteuse: «Comment ça, pas d'*Interac*?!» Et, se retournant, elle pointe du doigt la machine bancaire: «Et ça, qu'est-ce que c'est, han? **IMBÉCILE!**» puis elle se met à geindre, à s'élaner partout comme une toupie et à piailler qu'elle n'a jamais expérimenté si mauvais service dans un café. Mance a beau réunir toutes ses énergies pour lui expliquer que, oui, le café est équipé du fameux système et qu'il n'est que tempo-

rairement hors d'usage, rien n'y fait. La peroxydée l'injurie à tue-tête. Derrière, presque tous les clients observent la scène en commentant un peu, mais le silence tombe bientôt sur la salle; si ce n'était de la voix d'Yves Montand, on entendrait un ange passer. Les mains serrées sur le bord du comptoir, Mance a les muscles contractés. Elle voit bien la scène se dérouler devant elle, mais elle se répète que ça ne se peut pas, qu'il s'agit d'un mauvais rêve. À quelques centimètres de son visage, la bonne femme postillonne en lui répétant: «IMBÉCILE, GRANDE CONNE!!» Mance éclate: la furie plein les yeux, elle gifle l'hystérique en criant: «MA TABARNAC DE VIEILLE BOURGEOISE FOLLE!!!» et fond en larmes de colère. La cliente se met aussitôt à braire en se frottant la joue. En moins de deux, Michel arrive sur les lieux du drame en gueulant lui aussi comme un brûlé. Les autres employés, eux, se sont amoncellés devant la porte de la cuisine et guettent la scène avec inquiétude. Michel agrippe Mance par le bras et la secoue avec rage: «T'es tu tombée sa tête, Mance?! C'est inacceptable, un comportement comme ça! Excuse-toi tout de suite à la dame!» Le visage orageux, les dents serrées, le pouls déraillé, Mance crie à s'en déchirer les cordes vocales: «JAMAIS! C'T'UNE OSTIE DE VACHE PIS À L'A S'QU'À MÉRITE, TABARNAC! PIS TOÉ, MA CRISSE DE TAPETTE, T'ES MIEUX DE M'LÂCHER L'BRAS PARCE QUE M'A T'EN CÂLICER UNE TOI AUSSI!!» Michel recule de quelques pas. Il hoquette comme un animal blessé. Captive entre le mur et le comptoir, Mance, elle, se

remue telle une fauve. Elle ne pleure déjà plus; elle fixe la chère cliente, l'air de vouloir lui en donner encore. Dans la salle, d'autres clients se sont levés, prêts à intervenir. L'un d'eux tente de maîtriser la dame qui se débat en le ruant de coups et en lui perçant les oreilles de ses râles. Hors d'elle, Mance traverse de l'autre côté du comptoir pendant que la cliente, apeurée, réussit à se dégager pour fuir vers la sortie en alertant la rue au complet. Michel est figé sur place tellement il est en beau calvaire. Son index tremblant pointe vers la porte: «TES CLAQUES S'A GUEULE, TU LES DONNERAS À TA GANG DE PAS BONS QUI VONT VOIR TES SHOWS DE DOPÉS! C'PAS UNE TAVERNE, ICI! ENVOYE, SORS! PIS VIENS PAS CHERCHER TON QUATRE POURCENT, J'VAS TE L'ENVOYER PAR LA POSTE! QUE J'TE VOIE PLUS LA FACE ICI!!!» La tête pleine d'un bourdonnement agressant, Mance se dépêche de récupérer son sac et son manteau. Pascal suit son pas désordonné jusqu'à la salle des employés. «Mance...», s'essaie-t-il, mais elle balaie violemment l'air de la main sans le regarder. Quand elle regagne la salle à manger, Michel en est à faire un discours d'excuse à la clientèle du café. Personne ne l'écoute: toute l'attention est dirigée sur Mance qui, le corps raide, l'allure fière, mais le teint carminé, franchit la porte en jetant un dernier coup d'oeil vers la table de la vitrine: évitant son regard, l'air visiblement indigné, le beau p'tit monsieur est en train de ranger son livre dans son sac,

tout prêt qu'il est à partir, froissé comme une vieille chemise. Et le pire, se dit Mance, le pire, c'est qu'elle lui aurait donné la sienne pour un bon mot.

\*\*\*

Le feu change au rouge. Comme une automate, Mance ralentit le pas et s'immobilise au coin de la rue. Elle relève le grand col de cuir noir de sa redingote. L'oeil distrait, la tête bien serrée entre les écouteurs de son *walkman*, elle se mire sans se voir dans la vitrine d'une fruiterie qui déborde de feuilles colorées, de blés séchés, de courges aux formes surprenantes, de citrouilles au sourire inquiétant, de sorcières ratoureuses et de chats noirs tout hérissés. Un couple d'adolescents bruyants la bouscule au passage et continue son chemin sans même se retourner. Mance diminue le volume en lâchant un «Heille! P'tits cons!» qui se perd dans la cohue du trafic et des piétons qui se dépêchent de traverser. Furtivement, elle passe d'un trottoir à l'autre et poursuit sa route d'un pas pressé. Sur la rue transversale, l'enseigne jaune du *Café des Soupirs* flashe dans la brunante. Deux semaines qu'elle évite de passer trop près. Le parfum de torréfaction lui lève le coeur.

À première vue, le professeur Michaud paraît sévère, pour ne pas dire austère. Isolé dans son bureau, caché loin dans un coin du labyrinthique département d'Histoire de l'Art, il boit du thé vert de Chine en lisant *La Connaissance de la connaissance* d'Edgar Morin, tout en écoutant, à la radio, un guitariste s'arracher les doigts sur du flamenco. On cogne à la porte. Avant de crier: «Entrez!», le professeur finit de lire la longue suite d'appositions qu'il vient juste d'attaquer avec curiosité. Mance pousse doucement la porte en disant «Bonjour» d'une voix qui se brise. Elle fait deux pas vers la chaise, attend que le professeur l'invite à s'asseoir. Elle ne sait plus où se placer; elle joue avec la courtoie de son sac puis, recule d'un pas et pose son bras sur le dossier de la chaise. Le professeur la regarde droit dans les yeux: «C'est votre retard qui vous donne cet air si timide?» - «Je... je m'excuse. Vraiment. Aimeriez-vous mieux que j'revienne une autre fois?» Il sourit amicalement: «Mais non, voyons. Depuis le temps, vous devez savoir que je ne suis pas si terrible que cela, tout de même. Allez, asseyez-vous, que je vous offre une tasse de thé... Excellent pour la cervelle, vous verrez» Lorsqu'il se penche pour fouiller dans son tiroir, la lumière reluit sur le dessus de son crâne ciré. Mance a envie de rire. Soudain, elle n'a plus le coeur si gros.

Il parle, il parle et parle, et Mance aurait envie de boire ses paroles à sa bouche pour se remplir de lui, de tout ce qu'il sait. De Velasquez à Pollock, de Calvin à



Bouddha, de Reykjavík à Bali, de Platon à Laborit, et même, de Chopin à Metall-ica, il a tout vu, tout lu, tout entendu. Il ne sait pas tout, ça non, mais il en sait beaucoup. Mance se dit qu'il doit être bien heureux, cet homme, de connaître tant de choses. Des images, des parfums, des saveurs, des couleurs... Il parle, et de gigantesques fleurs poussent à travers sa voix. Des enfants, des totems, des poissons, des griots, des talismans, des plages, des champs... Il parle, il parle, et parle: le monde qui naît de sa bouche...

Alors qu'il se lève pour se verser une troisième tasse de thé, il regarde sa montre distraitemment. Il a l'air surpris: «Ciel! Je ne suis qu'une vieille pie! Il est déjà huit heures! J'allais oublier de vous remettre votre travail! *Cubisme et Expressionnisme. La peinture tchèque au début du XXe siècle...* Je ne connaissais ni Kubín, ni Zrzavý, ni Prucha; vous m'avez beaucoup instruit!» Il lui tend la copie en la félicitant. De toute sa carrière d'étudiante, c'est la première fois que Mance obtient un A. «J'aurais pu vous donner A+, mais je ne le fais jamais, parce que rien n'est parfait en ce bas monde...» Tout sourire, Mance a du mal à contenir sa joie et sa surprise: «J'pensais que j'avais pas assez travaillé... J'ai été tellement occupée, ces dernières semaines, avec le band et les pratiques...» Elle s'arrête net. Elle espère qu'il n'a pas entendu la fin de sa phrase. Le professeur se cale dans sa chaise: «Ah... C'est donc cela, vos absences...» Il s'arrête un moment, hésite, puis ajoute:

«Vous savez, je ne suis pas aveugle: depuis l'an dernier que je vous vois, vous et votre groupe, sur les affiches qui tapissent les palissades, près de l'université. Et puis, il m'arrive de regarder la télévision, figurez-vous...» Mance sent le battement dans ses tempes, la chaleur sur ses joues. Elle pense à ses poses un peu vulgaires, à sa poitrine à demi-nue, à l'air de salope que le directeur artistique lui a demandé de prendre, pendant le tournage du clip. Elle n'arrive plus à regarder le professeur en face. Lui n'a pas l'air de s'apercevoir de quoi que ce soit: scrutant le vide comme pour mieux se remémorer la salle de classe, il continue: «Au fait, j'y pense, même quand vous êtes là, vous êtes aussi absente. Vous avez toujours l'air de penser à autre chose... Vous ne participez pas autant qu'à la session dernière» Il plisse les lèvres et fronce les sourcils: «Mais... Je vieillis, je parle trop... Et vous, Mademoiselle, au-delà des murs de cette université, où en êtes-vous avec le monde? Vous voulez chanter? Ne faire que cela, je veux dire?» Mance prend du temps à répondre. Devant cet homme pour qui elle a tant d'admiration et dont l'approbation vaut son pesant d'or, elle veut trouver la meilleure réponse possible, celle qui le satisfera le plus. Qu'il ne sache pas que sa si bonne étudiante a la tête vide de projets, qu'elle a beau lire Ehrenzweig et Panofsky, tout cela est si loin d'elle qu'elle s'y perd, que ces derniers temps, elle n'a envie que de boire et de fumer de la dope, de se recroqueviller dans un coin et disparaître... Elle s'avance au bout de sa chaise, ouvre la bouche, mais la referme aussitôt. Puis, lentement,

elle se décide à commencer: «Non... j'veux pas chanter toute ma vie; ben, pas comme ça, du moins. Le groupe, c'était une aventure d'amour et de jeunesse, mais plus j'veillis, plus tout change: mes amis, mes idées sur la vie, sur l'avenir... Peut-être que j'suis en train de devenir plate... Ah! Et pis j'viens de perdre ma job... C'pas facile de trouver autre chose» Elle se tait. Elle tasse la mèche qui tombe sur sa joue et se met à jouer avec ses doigts. Le professeur ne la quitte pas des yeux. Bien adossé dans sa chaise, il a les bras croisés sur la poitrine. Avec un air de dépit, Mance laisse tomber: «À vrai dire, je ne sais plus trop ce que je veux, monsieur Michaud», et elle baisse les yeux. Les secondes prennent des jours à s'écouler. Le professeur attend patiemment, attentif et silencieux. Mance plie répétitivement le coin du travail qu'il vient de lui remettre, puis elle glisse lentement son doigt le long du titre qui figure au milieu de la page. Juste en dessous, elle arrête son doigt sur son nom. Et soudain, elle se relève un brin, comme stupéfaite. Une image floue, d'abord, de vieilles pierres... Puis, de plus en plus précis, le focus, de plus en plus vite... Bientôt, ce sont des musées, des églises et des châteaux qui se dressent; des tableaux et des sculptures qui s'exhibent; des peintres, des saints, des comtes, des sculpteurs, qui prennent vie... Elle imagine, et des étincelles lui montent aux yeux. Elle s'emporte, et c'est le Louvre, l'Alte Pinakothek et le Château de Prague qui s'érigent par sa bouche, la Garonne et le lac de Constance qui giclent entre ses dents... Elle parlerait et le professeur

envierait sa jeunesse et sa fougue, il se dirait qu'il aimerait à nouveau avoir vingt-cinq ans, qu'il y aurait peut-être encore pour lui un coin du monde où s'émerveiller... Mais bien calé dans sa chaise, les bras toujours croisés sur son gros ventre, le professeur Michaud demeure muet comme une carpe. Il s'inquiète de Mance qui lui semble de plus en plus pâle et égarée. Il lui prend doucement la main: «Tout va bien? Vous voulez un verre d'eau fraîche, peut-être?» Mance met du temps avant de murmurer, d'une voix atone: «Ils cherchent des serveuses, à la pizzeria, à côté de l'université...»

\*\*\*

Entrer à l'*Usine* au milieu de la soirée, c'est comme ouvrir la porte de l'Enfer. Avec près d'une centaine de groupes qui s'y retrouvent pour répéter, les innombrables guitares, basses, batteries et voix qui se déchaînent en même temps, le vrombissement est tel qu'on dirait l'Apocalypse. Assis au poste de l'entrée, avec sa grosse casquette vert armée et ses bouchons dans les oreilles, le gardien tourne les pages d'un magazine sportif. Mance ne se donne plus la peine de lui montrer sa carte d'accès, ni même de le saluer: il a cette façon de lui parler en reluquant sa poitrine... Elle lui percerait les couilles avec des aiguilles à tricoter.

L'ascenseur est encore une fois en panne. Mance arrive au sixième à bout de souffle. Tout juste en sortant de la cage d'escalier, elle croise Andy, le percussionniste de Skin Bunny. Il l'embrasse: «Salut! Heille, on a pratiqué toute la journée pour lundi soir. *You won't be disappointed, I swear.* On va réchauffer la salle comme du monde avant votre show! Ben, justement, Janvier est venu nous voir t'alleur avec heu... *what's her name? Sacha?* pis y'avait l'air ben content de nous autres. On a pris une couple de bières ensemble... *Anyway*, tu viendras faire un tour, tantôt, si t'as une chance» Elle n'a pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il a déjà disparu entre le cinquième et le quatrième étage.

Immobile devant la porte, Mance hésite avant d'entrer. Venue exercer sa voix en solitaire, elle ne s'attendait pas à partager le local avec d'autres membres du groupe. Par-dessus tout, aucune envie de se retrouver en tête-à-tête avec Janvier. Pas une fois se sont-ils encore retrouvés seuls depuis leur rupture. Pourvu que les autres soient en train de pratiquer, pourvu que, au moins, Sacha soit encore là. Mance met la main sur la poignée de porte. Son coeur bat un peu trop vite à son goût. Elle remarque que, encore une fois, la courroie de son sac d'école est en train de glisser de son épaule. À bout de patience, elle l'arrache et prend le sac dans sa main. Puis, lentement, elle pousse la porte.

Il y a le mur tout noir, recouvert de boîtes d'oeufs afin d'insonoriser la pièce. Au fond, la bannière de Kérozène Kermesse est en train de se décrocher du plafond. Puis, juste en dessous, il y a Sacha, qui, les bras en l'air, s'agrippe au tuyau de chauffage de façon à ne pas perdre équilibre pendant que Janvier la pénètre à grands coups de reins, les fesses serrées et les biceps bandés. Mance fait deux pas à l'intérieur et s'immobilise. Elle voudrait s'enfuir en courant, mais elle est incapable de bouger. En entendant la porte s'ouvrir, Janvier a aussitôt stoppé son va-et-vient et Sacha a cessé de se lamenter. Serrés contre le mur, ils ont l'air éberlués comme deux lièvres qu'un chasseur alignerait au bout de son viseur. Janvier dit: «Crisse» Sacha dit: «Fuck» Mance voudrait répliquer: «En effet», mais ses lèvres murmurent qu'elle s'excuse. Dans le couloir, la musique tonne à 300 décibels. Janvier se penche pour remettre son jeans. Le petit corps de Sacha se met à grelotter, mais elle ne fait rien pour se couvrir; elle reste là, disponible, à la *come finish what you've started*. Mance a les yeux comme des chiffons.

Dehors, le vent de cette fin d'octobre ramasse tout sur son passage. Autour de Mance, les papiers gras et la poussière tourbillonnent dans l'air du bord du fleuve. La forte odeur de houblon qu'exhalent les cheminées de la *Molson* remplit les narines et prend à la gorge. Elle regarde distraitement la boue brune de feuilles

pourries qui salit ses bottes, alors qu'elle s'empresse de rentrer à la maison. Un pied devant l'autre. Mine de rien.

\*\*\*

Les derniers fracas musicaux de Skin Bunny déclenchent l'hystérie générale dans la salle. Après les deux rappels, les gars rangeront leurs instruments pour céder la scène à Kérozène Kermesse. Moins d'une heure et ce sera le temps des spotlights, le temps du faux, le temps du show. Partout dans la loge, des bouteilles de bière, de Pepsi et de rhum vides, des cendriers remplis de cendres et de botches de joints, des boîtes de pizza extra-large tachées de sauce tomate et collées au mozzarella, des tee-shirts mouillés de sueur, et pis quoi encore, des pinces à épiler pleines de résine de hasch, des paquets de cigarettes écrasés, et la pinte de lait que Carl a renversée sur le vieux tapis orange-gris, qui commence à puer le vomi. Les gars s'excitent, font des jokes et se trouvent drôles. Assis sur le gros pouf vert olive, Vincent joue de l'harmonica pendant que Maxime roule un joint. Janvier doit être dans la salle, en train de regarder Skin Bunny se faire les dents sur le public. Pendant la répétition, pas une fois il n'a adressé la parole à Mance et pas une fois il ne l'a même regardée. Elle passe une main sur son visage, l'estomac à l'envers. Peut-être que ça a paru, qu'elle était triste, hier soir, quand elle est sortie

du local en prenant ses jambes à son cou; peut-être que c'est pour ça qu'il lui en veut.

Clarisse entre dans la loge, surexcitée: «C'est full monde! J'ai jamais vu ça; vous allez capoter!» Elle enlace Maxime et lui vole deux, trois baisers cochons. Vincent passe le joint sous le nez de Mance: «Une poffe, la Grande?» - «Ouin. Autant m'geler la face moi aussi, comme ça on va tous avoir l'air aussi légumes. Une belle gang d'insignifiants givrés... yhé!» Vincent monte sur ses grands chevaux: «Aye! T'as-tu fini de bitcher, câlice! Depuis cet après-midi, au sound check, que tu nous fais chier! Change d'air! Tu vois pas que ton attitude de cul dérange tout l'monde?! Quécé qu't'as? T'as-tu besoin d'une baise, crisse?!» Il donne un coup sur la table. Le contenu du cendrier vole tout autour. Mance n'a rien à répliquer. Pas même envie de pleurer. Les yeux rivés sur le tapis crasseux, elle tète le joint et ne le lâche plus. Clarisse laisse Maxime et vient s'asseoir à côté de Mance. Tendrement, elle lui passe une main dans les cheveux. Elle lance: «C'est de ma faute; quécé qu'j'avais d'affaire à entrer ici pis à crier que c'est noir de monde, l'autre bord. Je l'ai énervée, là» Elle cherche son regard: «Han, c'est ça, la Grande, t'as la chienne?» Mance fait oui de la tête. Vincent n'a pas l'air convaincu, mais il recommence à jouer de l'harmonica comme si rien ne s'était passé. Dès



lors, cependant, il ne lui parle plus, ne la regarde plus. Et elle, ça ne lui fait pas un pli.

Clarisse ne comprend pas pourquoi, ce soir, Sacha ne veut pas assister au concert. Elle dit qu'elle pense qu'il y a un homme là-dessous. Mance corrige: «Non, là-dessus...» Clarisse la trouve bien bonne. Les gars de Skin Bunny et plusieurs de leurs amis se mettent à envahir la loge. Mance a le bout des doigts gelés. Une boule dessous le coeur, qui s'écrase et se dilate, un pincement dans la nuque, comme si on avait épinglé ses nerfs sur une corde à linge. Elle grelotte, les bras croisés, pendant que Clarisse déblatère dans le vide, car elle ne l'écoute plus. Du fond de la loge, Andy vient de l'apercevoir: il se dirige vers Mance avec un large sourire, grisé par les applaudissements de la foule qui, on l'entend, en demande encore. Il faut qu'elle le félicite, ça va de soi. Un long frisson lui grimpe dans le dos. Plus que quelques minutes avant la scène. On les attend. Elle s'impatiente: «Câlice; où est-ce qu'il est, Janvier?» Clarisse s'étouffe avec le joint. Andy s'approche de plus en plus de Mance. Elle se lève d'un bond et court se réfugier dans les toilettes.

Maxime est en beau calvaire: «Heille, la Grande, on grimpe sur scène dans deux minutes! Envoye, on attend tous après toi!» Devant le grand miroir ébréché,

elle finit de se maquiller jusqu'à ne plus se reconnaître. De l'autre côté de la porte, Maxime rugit: «Crisse! À va-tu sortir de là? Clarisse, dis-y quelque chose! Non mais, heille; c'est fini, le trip de vedette, han?» D'un coup sec, Mance remonte la fermeture-éclair qui moule la robe sur son corps jusqu'à lui couper le souffle. Ensuite, elle allume une cigarette volée dans le paquet de Vincent, mais sans la fumer. Dans l'éclairage cru des néons, le tableau est parfait: on ne voit plus une trace d'elle.

Les gars ont déjà entamé l'introduction de la première pièce quand elle apparaît dans le détour des coulisses. Dans la salle, quelques centaines de personnes ne tiennent déjà plus en place. Mance tressaille. De l'autre côté de la scène, Clarisse la regarde sans sourire. Sacha se tient tout juste à côté d'elle. Dès qu'elle aperçoit Mance, son regard crashe sur le sol. C'est donc cela, qu'il faisait, le beau Janvier, avant le show: il convainquait sa baise de venir mouiller sa culotte en le regardant gratter sa guitare... ouais, ouais... Le coeur de Mance frappe le cent miles à l'heure. La foule commence à applaudir et à crier. Elle avance lentement. Quand elle passe à côté de Maxime, la colère est inscrite sur son visage et elle a l'impression que c'est sur elle qu'il voudrait frapper avec ses baguettes. Elle s'installe devant le micro. Elle a la gorge sèche et les membres raides. Incapable de danser, ni même de sourire. Dans huit temps, il faudra qu'elle ouvre la bouche et

qu'elle crie. Devant elle, la masse mouvante l'implore, la salive au coin de la gueule, les mains ouvertes et prêtes à tout capturer, fébriles. Elle se tourne vers Janvier, la détresse au fond de l'oeil. Avant, il aurait compris, mais ce soir il... il s'apprête à... le trip du show l'a toujours aveuglé, lui... «Meilleur qu'une bonne baise», qu'il répète depuis le début: le kick de sa vie... Janvier crache par terre, les doigts déjà pliés sur les cordes de sa guitare. Sans pitié, il hurle: «Cinq, six, sept, huit!» et Mance n'a plus qu'à se lancer à gorge déployée, qu'à s'offrir et se laisser prendre, comme la pâture de show qu'elle est devenue.

La fumée noire de la salle et les lumières braquées sur le band, de toutes les couleurs. Les musiciens sautent partout, font des jokes, sacrent, font semblant de se lâcher lousse autour de Mance qui brandit désespérément le micro devant son visage, comme une arme de dernier recours. En bas de la scène, des corps se percutent et rebondissent les uns contre les autres, des têtes battent l'air dans tous les sens, des chevelures se déploient comme des queues de paons dans la lumière multicolore, et ces visages, ces yeux, ces bouches, ces oreilles qui, grands ouverts, capturent chaque image, chaque son, sucent tout, ne laissent plus rien... Bien vite, le party est pogné: ça revole de partout. De chaque côté de Mance, des gars et des filles grimpent sur la scène pour à leur tour se faire voir, l'instant d'un *stage dive*. Chaque fin de toune fait exploser les applaudissements et les sifflements, alors

Vincent profite de l'enthousiasme général pour s'emparer du micro et s'emporter dans un discours enflammé contre la dernière réforme sociale. Pendant qu'ils sont pendus à ses lèvres, Mance dévisage les spectateurs les plus rapprochés de la scène. L'avidité, l'espèce de plaisir pervers qu'ils ont dans les yeux... Kérozène Kermesse... Les idoles underground, le gros jam de fuckés... Se doutent-ils même que Janvier a un bac en musique, qu'il compose des indicatifs musicaux de téléromans cucus pour Télémétropole; que Carl sera bientôt père d'un deuxième enfant et qu'à longueur de semaine, il vend de l'assurance; que Maxime a beau exciter toutes les petites filles de la Terre, il ne tromperait pas Clarisse si Claudia Schiffer flambant nue l'en suppliait; que Vincent a beau être sur le B.S., il vend tellement de drogue qu'il est le mieux foutu du band, qu'il se tape trois voyages par année et que, par dieu sait quelle magouille, il est le propriétaire d'une couple de triplex du chic Plateau Mont-Royal; que Mance,... que Mance, elle, rêve de... de musées... de musées et de vieilles pierres, de gothique, de baroque... qu'elle pense juste à encaisser son prêt étudiant et à s'en aller d'ici, parce qu'ici, sur cette scène, c'est juste plus ça, plus du tout ce qu'elle était avant... avant Kermesse et les shows... avant Janvier, aussi... Bordel de crise... Carl s'empare du manche de sa guitare et la soulève au bout de ses bras. Pendant que Maxime cogne sur son *bass drum* jusqu'à le défoncer, l'autre projette son instrument sur le sol en hurlant comme un sauvage. Dans la salle, c'est le délire. Ça ne fait pas trois secondes que Mance et

les gars font semblant de regagner les coulisses, que déjà on exige un rappel. À force d'en avoir mis, elle commence à avoir mal à la tête. Ouais, sa mère lui avait donc dit...

-3-

À tire-d'aile, au-dessus des falaises rousses de l'Irlande, de l'encre bleue et des mousses de l'Atlantique, le soleil s'est levé en étirant ses bras roses et orangés à travers les gros amas de guimauve qui s'effiloçaient dans le ciel. Mance a doucement posé sa tête contre le hublot et, le visage baigné de lumière, elle a fermé les yeux pour emprisonner à tout jamais cette image divine.

La voix de l'hôtesse a prié les passagers de boucler leur ceinture. L'avion s'est posé sur Ouchy. Mance s'est bouché les oreilles. Comme quelques heures auparavant, de l'autre côté de l'océan, il faisait gris et le vent sifflait contre les grandes vitres de l'aéroport.

\*\*\*

Trois jours et, déjà, Paris prend trop de place dans ses yeux: serrés les uns contre les autres, les monuments écrasent les bâtiments; les tableaux débordent et éclaboussent les sculptures; la Seine inonde les maisons, coule à travers les portes et les fenêtres, le long des rues étroites, des quartiers qui s'empilent les uns par-dessus les autres dans un fouillis de vieilles pierres et de néons, de vitraux, de

platanes, de tombeaux. La sépulture Bescombes, au Père Lachaise: «*En te perdant, j'ai tout perdu, plus rien ne m'est, rien ne m'est plus*». Mance a la gorge serrée. Enfin, ici. Les voix du chœur, à Notre-Dame, les petits ponts sur le fleuve, les chemins qui serpentent autour de Montmartre; c'est trop, tout cela, trop pour elle toute seule... Elle se prend la tête à deux mains. Cherche son souffle. Tout cela... Les paupières closes, elle recule de quelques mètres, étend les bras, prend son élan et un et deux et trois: elle saute à pieds joints du Sacré-Coeur sur les Champs-Élysées; elle roule, roule en petite boule sous l'Arc-de-Triomphe, court à travers champs, sur le jaune cramé, le vert bruni, puis le gris, le rouille, les vignes, le roc, le Rhône, le tour de l'arène, à Arles, les Alyscamps. À bout d'haleine, elle franchit les portes d'Avignon, grimpe jusqu'au Petit Palais, jusqu'au Jardin des Doms. Et les calanques de Cassis, à perte de vue, le bleu salé de la Méditerranée... Mance enjambe les collines rocheuses, les noyers, la prairie, glisse sur les flancs des vertes montagnes de la Savoie. Baignée dans l'eau fraîche d'Annecy, elle valse d'un vallon à l'autre puis, propulsée par la brise du lac Léman, elle vole de Genève à Lausanne et atterrit debout sur une blanche cime, devant le Château d'Ouchy. Sans plus attendre, elle joint les mains et plonge tête première de l'altitude du pic à la profondeur de l'eau, nage des kilomètres et des kilomètres, fait surface beaucoup plus loin, dans l'opulence de Zurich, ses volets décorés d'anges, d'ogres et de chevaux. Le bout du nez gelé, de la neige plein les bottes, elle dégringole, roule sa

bosse, rebondit sur les crêtes et s'agrippe au clocher de Marienplatz, à Munich, où un automate l'attrappe par le collet pour la faire danser, l'instant d'un air de boîte à musique. Joyeux ballet de soldats, de fous du roi et de chevaliers de plomb quand une cloche la percute et la projette de la Bavière à la Saxe, aux abords de l'Elbe. Et elle vogue, ainsi, elle vogue, et un peu plus au sud, un peu plus à l'ouest, dans l'eau grège de la Vltava, et Prague, Prague, dont elle distingue déjà la silhouette sombre et belle, Prague...

\*\*\*

La lumière de ce petit matin enneigé est pure féerie. Au-dessus des toits enveloppés de blanc, les flèches de Notre-Dame-de-Týn pointent à travers le brouillard. Assise sur les marches d'un escalier de pierre en grignotant une pâtisserie, Mance griffonne des notes dans un petit calepin noir, en soufflant de temps en temps sur ses doigts transis. Une ligne, une autre, chaque détail, ce qui est ici, maintenant. Surtout, ne rien brouiller.

Mance dépose son stylo. Son regard glisse paisiblement sur les bulbes et les coupes qui percent le paysage comme de gros champignons. La fraîcheur de l'air qui flotte dans la Vieille Ville fait bon sur les joues. Le calme, aussi, ce semblant



de silence... Mance fouille dans son sac à dos: elle en sort un plan des rues de la ville. Le bout de son doigt glisse sur le papier glacé. D'un coup d'oeil elle traverse quartier après quartier, d'une rive à l'autre du fleuve. Soudain, elle lève la tête et regarde autour d'elle en grimaçant: «*Dukelských hrdinů?*...» Au premier passant qui s'amène elle baragouine: «*Prosim?!*», mais l'homme d'affaires continue son chemin sans sourciller, sans même lui accorder un coup d'oeil. Les dents serrées en cotte de mailles, Mance se retient de lui flanquer un gros crachat dans le dos. Mais voilà qu'un autre homme, plus jeune celui-là, tourne le coin de la rue et s'amène de son côté. Sans perdre une seconde, elle se recompose une mine sympathique et se lève en lui faisant signe: «Heu... Excusez-moi... *Prosim? Ztratila jsemse*»<sup>42</sup> Il a les yeux gris comme une tempête de mer, au large. Il prend une touche, tend sa cigarette à Mance et la dévisage sans expression. À son tour elle inspire à pleins poumons, les yeux remplis de délice, retrouvant ce malin plaisir qu'elle avait si bien combattu, jusqu'ici. «Vous êtes étrangère, n'est-ce pas?» demande-t-il, avec un accent à peine décelable. Mance a l'air aussi surprise qu'enchantée: «Est-ce que c'est la seule phrase que vous savez dire en français ou vous êtes la bénédiction de ma journée?» Son visage glacial change du tout au tout et il éclate de rire: «Vous savez, on dit des anges qu'ils volent bien bas, ici, à Prague...» Frottant ses mains ensemble avec énergie, il continue: «Ma mère est française et j'ai étudié à Paris

---

<sup>42</sup> «Pardon? Je suis perdue...»

pendant près de cinq ans, voilà: pas de miracles...» - «Dommage. Pouvez-vous quand même élucider un grand mystère? Me dire où c'est, la collection heu... Česká Moderní U... heu.... Umění? Ben, le Musée d'Art moderne...» Il se place à côté d'elle de façon à examiner le plan. Leurs épaules se touchent à peine. Mance se tasse discrètement et le guette du coin de l'oeil. «Voyez, vous êtes ici sur Štupartká; vous devez prendre le métro à Náměstí Republiky...» Il cherche le plan du métro. D'un air moqueur, il laisse tomber: «On vous a vendu un mauvais plan destiné aux touristes... Trente-cinq couronnes, je parie?» - «Cinquante» Il hausse les épaules en hochant la tête, puis il continue, le doigt collé sur le papier plié chaotiquement en grands carreaux: «Bien. Ici, à Florenc, vous changez de ligne. Ensuite, vous descendez à Vltavská. De là, vous marchez un peu sur Antonínská et puis vous montez quelques coins de rues sur Dukelských. C'est un immense édifice blanc, très moderne. Il y a des Picasso, un ou deux Klimt, un Rodin,... Et de l'art tchèque; ça va de soi!» Il esquisse un sourire et tend la main: «Je m'appelle Ludvik. Et vous? Vous êtes Française?» - «Québécoise» Devant son air intrigué, elle précise: «Canadienne. J'suis Mance, Mance Dussault» - «Vous comptez séjourner longtemps à Prague, Mance?» - «J'sais plus trop; j't'un peu fatiguée de vagabonder...» Elle reste là, à le regarder, à chercher quoi ajouter pour le retenir encore un peu. Lui, se contente de fumer sa cigarette. Le silence s'éternise jusqu'à devenir embarrassant. Elle sait qu'elle devrait le remercier et partir. Au loin, le

carillon d'une église se met à sonner, à retentir sourdement dans l'air humide. À contre-cœur, Mance se penche lentement pour ramasser son sac. Elle range son plan dans la poche latérale puis, précautionneusement, elle vérifie si chaque courroie est bien attachée, chaque boucle bien bouclée. Elle soulève le sac et le place sur son dos. Les cloches en sont à leurs derniers tintements. Ludvik jette un coup d'oeil à sa montre: «Bon, eh bien, bonne visite, Mance. *Uvidíme se brzy!*»<sup>43</sup>

\*\*\*

Stupartská. Il marche d'un pas énergique en s'attardant parfois devant certains commerces, mais sans jamais regarder derrière lui. Heureusement. S'il la voyait, c'en serait fini. Mance se déplace comme une ombre, avec juste ce qu'il faut de distance pour le suivre sans perdre sa trace. Celetná. L'oeil dissimulé derrière l'objectif de son appareil-photo, elle le capture à la cadence de ses pas; de dos, de profil, replaçant son bérêt ou grillant à nouveau l'extrémité d'une *Petra*. Figé sur la pellicule, ici, les pieds dans une flaque d'eau à moitié gelée entre les cahots du pavé, devant une façade ornementées de fioritures, de chérubins et de dorures. Pour toujours. Elle inscrira: «*Ludvik. Prague*». Il a peut-être grandi à Plzeň, peut-être à Bratislava, ou dans le vallon de Karlovy Vary. Il doit être enseignant

---

<sup>43</sup> «À bientôt!»

ou traducteur. Interprète? Entre trente et trente-cinq ans, une femme, un petit garçon... Elle est enceinte d'une fille. Non; ils ont divorcé l'année dernière et il n'a eu personne depuis... Námesi Republiky. Il saute les marches de l'escalier, deux à la fois. Mance se dépêche de le rattraper. Elle valide son billet dans la machine et l'enfouit dans sa poche en galopant dans le couloir qui mène au quai. Le menton blotti contre son poing fermé, Ludvik fixe les rails, absorbé, indifférent aux bruits avoisinants. Le compteur indique 23 sous la minuscule bulle de verre. Un cliché: la tête seulement, les cheveux en bataille, l'orangé métallique du métro qui dessine des lignes floues devant le visage, les orbites, la courbe du nez. Ludvik serre son sac de cuir contre sa poitrine avant de pénétrer dans le wagon. Mance monte dans celui d'à côté.

\*\*\*

Quelques semaines auparavant, des kilomètres derrière, le même manège: «*Claude. Arles*». Ses enfants, deux garçons, un de dix ans, l'autre de douze, de l'or en barres. Perdu son boulot, pas de sa faute, il n'est plus jeune, maintenant. S'il pouvait, il décrocherait la lune pour ses fils, les aime tant, les aime trop. «Un p'tit pastis pour mademoiselle! Ici, on aime bien les Québécois!» Mance, l'attraction du café *Le Pitchounet*, bête curieuse, un vrai cirque. Là, si on lui demande de parler,

c'est pas d'elle, mais pour son accent. Dans la cacophonie d'exclamations et d'éclats de rire, elle chippe des images: «*Jean-François. Arles*», «*Marien. Arles*». «Vous êtes venue étudier la photo, Mademoiselle?» - «Non, pis j'y connais rien, à part de t'ça!» - «T'entends, Maurice, elle dit qu'elle connaît rien à part la photo!» Dix-huit heures, Claude a dû partir, tête basse: sa femme se tenait devant la baie vitrée, les poings sur les hanches, méditerranéenne à l'os. Avant de se lever à son tour, Mance a avalé son Ricard d'un trait: «Bye, là, Claude...»

Ah! Et puis le fameux «*Günther. München*»... Il l'aborde au coin d'une rue, en plein coeur de l'après-midi, en lui demandant de lui prêter son plan de la ville. Puis, la bière coule, longtemps, le flot de ses mensonges. Faux-noble, riche joaillier mal bijouté, le monde entier pour domicile, de la famille ça et là, une dynastie d'Autrichiens éleveurs de chevaux champions. Soirée à l'ambassade d'Argentine, il veut qu'elle l'accompagne: «*You can wear my ex-girlfriend clothes. Come to my apartment, you can try dzem on...*» - «*Didn't you say you were staying at the Four Seasons Hotel?!*» - «*Ja, ähh... Vell, it's easier for business meetings...*» Il cligne des yeux comme c'est pas possible, un câlice de tic, nerveux, le monsieur. Elle aurait voulu mordre à l'hameçon. Rester un peu, encore, avec lui s'en faire accroire. Des heures, un conte de fées. Seulement, l'ogre avait faim de la petite fille; c'était là la seule vérité de l'histoire. En allant commander une autre bière, Mance s'est

perdue. De l'autre côté de la rue, derrière une colonne dorique. Trois clichés quand il est sorti du *Hofbrauhaus*, la hargne plein le visage. De face, de côté, de dos. Il n'est sûrement pas autrichien, mais allemand. Il doit vendre des chaussures et vivre dans un minuscule logement de rien, ici-même, à Munich. Sac à dos égale exil égale proie facile. P'tit smatte, va. Sur la photo, de chaque côté de sa tête, y'aura des cornes.

\*\*\*

Le métro ralentit en se balançant un peu de gauche à droite tandis que la voix du système informatisé annonce: «*Florenc*» En mettant le pied sur le quai, Mance plisse les yeux et balaie la station du regard. Une marée d'hommes et de femmes anonymes déferle dans le couloir qui mène à l'autre circuit et à la sortie. Pas de bérêt, ni de sac de cuir. Pas de tempête, ni de gris. Ces yeux qu'il avait... Derrière elle, les portes se referment sourdement. Mance se retourne. Un vent vigoureux se lève l'instant que le métro s'engouffre dans le tunnel en prenant de la vitesse. Les cheveux plein le visage, les deux mains soudées sur les courroies de son sac à dos, Mance s'agrippe à elle-même. Encore ce vertige qui prend à la gorge quand l'autre fuit entre les doigts. Quand ailleurs, c'est comme chez soi, que la vie nous rattrape.

\*\*\*

«*Vltavská*». Dehors, la neige commence à tomber en silence. Les flocons effleurent le pavé et fondent aussitôt. Mance s'emmailote dans son grand châle noir en relevant le collet de son manteau. L'humidité la mord jusqu'à la moelle. Elle s'engage sur Antoninská sans trop d'enthousiasme, examinant distraitement l'architecture de ce quartier qu'elle n'a encore jamais visité. Un après l'autre, les pas se suivent, alanguis, de plus en plus lourds. Farského. Jusqu'ici, rien de trop spectaculaire: des bâtiments s'alignent, plutôt mornes et ternes. Une église, par-ci, par-là, des fresques effacées, parfois, à la croisée des murs et des toits auxquels s'accrochent de petits glaçons étincelants. Mance se traîne jusqu'à l'intersection suivante. Où s'en va-t-elle, déjà?

Le complexe, immense dans sa blancheur, se confond dans le voile de neige qui l'enveloppe. En l'apercevant du bout de la rue, Mance se sent déjà plus légère. Elle force le pas, singulièrement vivifiée par cette fébrilité qui la ronge à petites bouchées, gorgeant ses muscles d'une tonifiante chaleur. Avant de pousser la porte, elle se secoue vigoureusement, puis elle investit silencieusement le hall, recueillie, comme on pénètre dans une église. Elle y est. Vraiment. Des mois qu'elle n'ose même pas y penser, qu'elle rêve de contempler ces oeuvres qui l'ont

hantée jusqu'à la chasser d'elle-même. Les Toyen, les Preisler, les Zrzavý... L'Anti-krist du p'tit monsieur, au café... Les voir toutes pour vrai. Elle, Nobody Dussault.

Premier palier, second, troisième. Mance parcourt l'espace, émerveillée, les yeux à la dérive des longues plages de mille textures, mille couleurs. D'une salle à l'autre, elle retient son respir pour détailler les Kremlička à la peau satinée, les Kupka aux couleurs véhémentes, les Filla aux lignes découpées... Se souvenir de chacun et de chacune, leur lumière, leur matière, leur odeur... L'Anxiété, d'Otto Gutfreund, son marbre, son roc, sa terre, toute cette matière douloureuse, prise dans ces angles rigides, tailladée, découpée dans ce visage implorant, captive de ce corps démuné, tout ce froid qui se tord sur son socle... Et le chat mort, le *Utopená kočka* de Jan Štursa, cette petite créature qu'on devine sur la plaque grise, la tête renversée et les yeux révulsés, étendue sur le dos, les membres raides, crispés, cette vulnérable créature qui meurt seule, difforme et figée, pauvre petit chat perdu sans nom, sans collier... Tous ces tableaux, toutes ces sculptures qui lui pincement les trippes lorsqu'elle ouvre un manuel d'art, chaque fois qu'elle en entend parler, toutes ces oeuvres, ici, tout de suite, qu'elle peut toucher du bout du doigt, qu'elle pourrait même étreindre, en cachette, qui se révèlent pour elle seule... Et pourtant, Mance flotte hors du vrai, transportée par la fascination terrible qui l'enserme, qui commence à l'étrangler. Chaque pas vers la prochaine oeuvre fait s'accroître la



frénésie. Chaque coup d'oeil. Si quelque chose l'empêchait. Si un feu survenait dans la cage d'escalier, si l'électricité manquait. Si elle mourait avant d'avoir tout vu.

Mance pousse la porte vitrée de la salle suivante en frémissant. Ne comprend pas pourquoi elle a soudain si peur. Elle se hâte. Elle sait que c'est cela qu'il faut qu'elle fasse. Ne sait plus où donner de la tête. Un mélange de plénitude et de fièvre lui pompe le coeur. Comme si c'était le dernier jour, comme si ici se jouait la vie, comme si ce noeud de branchage tordu, cet amas tissé serré, accroché épineux, le *Zamořená krajina* de Václav Tikal, comme si c'était dans son ventre qu'il se démenait, avec les petits fantômes blancs suspendus aux spectres d'arbres morts, les griffes comme des crocs, la chenille bleue, lumière. Comme si c'était elle le papillon noir aux ailes brisées, le morceau chauve-souris, les bras trisomiques, les feuilles-Faloppe. Dans son ventre, toutes ces toiles d'araignées, ce vert obscur, ce gris inquiet... Mais encore, tout cela, ce n'est pas assez: les yeux rouges, qu'elle veut maintenant, le Jésus ensanglanté, la tornade de la touche qui fait ployer les troncs calcinés et les montagnes de glace bleue, le même embrasement et la même extase que le p'tit monsieur, pouvoir se dire à son tour qu'elle aussi, elle aussi, pour vrai...

Et, de l'autre côté de la cloison, dans une des petites salles blanches qui se succèdent, il est bien là, l'*Antikrist* de Zrzavý: c'est lui qui trône sur son mur et c'est elle, Mance Dussault, c'est là qu'elle se trouve, devant lui qui est bel et bien là, dans ce musée de Prague, les deux bras accrochés au bois noirci, crucifié, dévoyé, son côté obscur offert en pâture à l'oiseau blanc qui tournoie autour de sa carcasse de misère. Tous les deux, qui sont là à se regarder en face. Mance suffoque. Ses jambes sont douloureuses de s'être tant dépêchées. Sans quitter l'oeuvre des yeux, elle se laisse glisser par terre, flagada comme une poupée de guenille.

Entre les rideaux sombres ouverts sur l'immense fenêtre, la neige a cessé de brouiller le ciel, mais la lumière est demeurée grisâtre. Mance sent son pouls se régulariser lentement. Longtemps, elle reste immobile à fixer le tableau. Ces petites jambes malingres... Ces pupilles... courroucées? Écarlates, bien sûr, mais... Mance fronce les sourcils. Une faible nausée lui assèche la bouche. Elle se lève. Silencieusement, elle s'approche de l'oeuvre afin de l'examiner de plus près. Petit à petit, elle sent, de la tête aux pieds, son avidité faire place à un étrange malaise. Les couleurs, qu'elle avait crues vibrantes, font pitié tant elles paraissent fades. La touche tourbillonne bien un peu, mais la peinture craquelée par le temps empâte le tableau. Et le fameux oiseau qui l'avait tant inquiétée sur les reproductions a plutôt l'air d'une oie de basse-cour que d'un rapace au blanc plumage... Mance

hoche la tête. La gorge pleine de noeuds, elle cherche, tourne sur elle-même en se mordant l'intérieur des joues. Elle remarque alors la plaquette nominative placée à côté du tableau. Son coeur se presse comme un citron amer. Pour dernier espoir, elle lit avidement, le nez presque collé sur la plaque: *Jan Zrzavý. Antikrist. 1909. Olej, plátno. 36 x 26 cm.* Nul doute. Un petit tableau mal encadré enlaidi par la lumière sale qui filtre à travers la grande verrière.

Les portes de l'étage s'entrechoquent. La voix ténor d'un guide suivi d'une trentaine de jeunes adolescents remplit tout à coup la salle avoisinante de commentaires et d'exclamations qui résonnent comme une kermesse d'heavy metal entre les murets et les cloisons. Mance ne tient plus en place. Elle sort son appareil-photo et le place rituellement devant son visage. Peut-être qu'ainsi l'oeuvre se dévoilera dans toute la splendeur qu'elle lui avait espérée, peut-être se chargera-t-elle soudain de sens... L'oeil planqué derrière l'objectif, Mance cherche le meilleur cadrage, le plus beau. *Antikrist*, bien tranquille sur son pan de mur, sourit bêtement, l'air d'examiner le bas de son corps dénudé et de s'en moquer: un visage de clown beurré à grands traits de noir et de rouge pour faire peur aux faibles et aux petits enfants. Mance enfonce le bouton et se retourne, répugnée. Un gardien, alerté par l'éclat du flash, apparaît à l'entrée de la salle.

\*\*\*

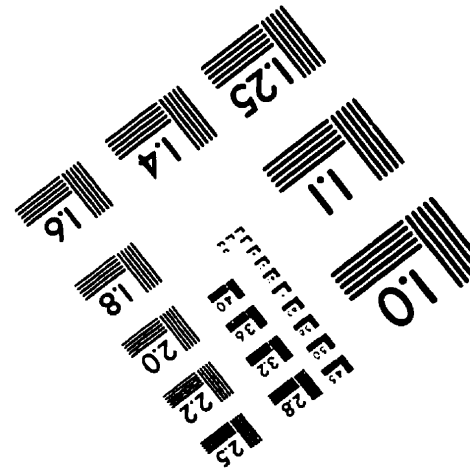
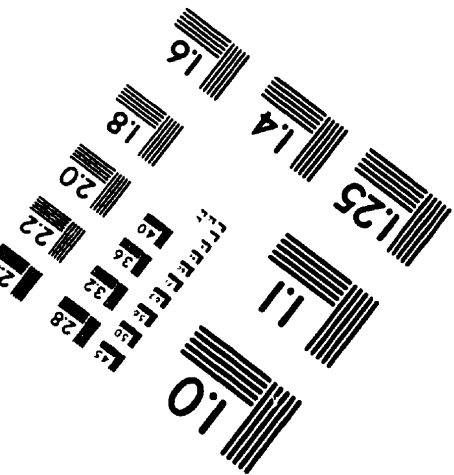
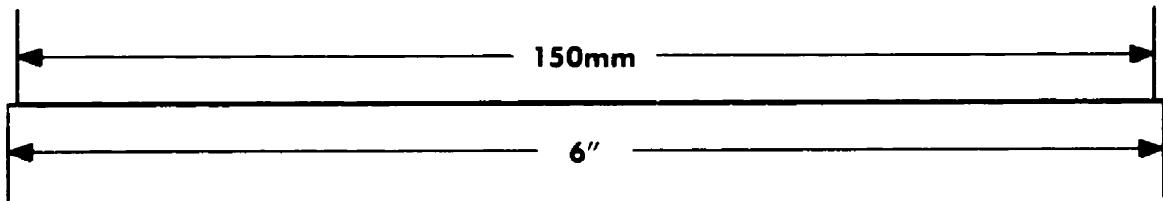
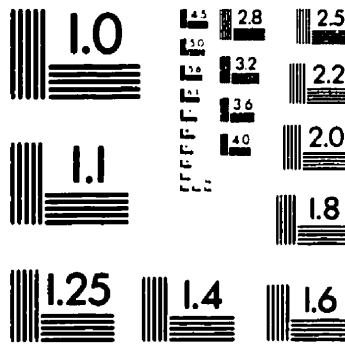
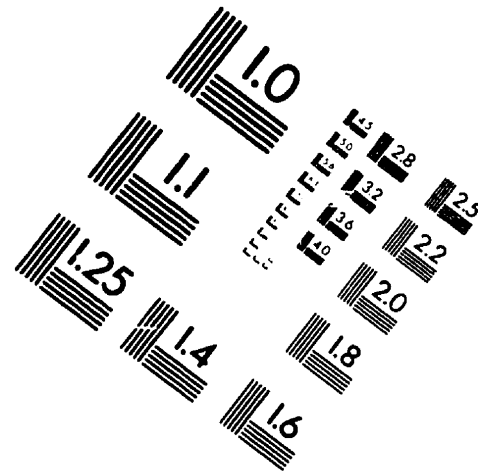
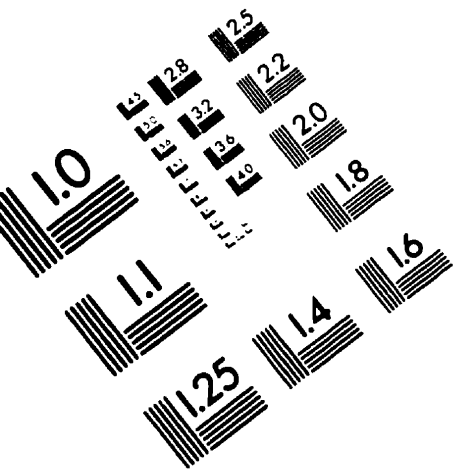
Strasbourg. À quelques heures de Charles-de-Gaulle. Le train est un couloir. Les fenêtres, l'envers du paysage. Mance empoigne son sac à dos et titube jusqu'à la petite porte grise des W.C. Au-dessus de la poignée, le carré vert indique que c'est libre. À l'intérieur, l'odeur excrémentielle fait sursauter l'estomac. Mance avance jusqu'à la cuvette en se pinçant les narines. Elle fouille longuement dans son sac, le front humide de sueur. S'empare de ses calepins de notes qui se tordent dans ses mains comme des vers, des vipères. Rapidement, elle façonne deux boules presque rondes. Sans plus attendre, elle pousse le bouton de la chasse en les enfouissant dans le trou de la cuvette. Elle ouvre alors la pochette latérale de son sac. Une à une, les neuf capsules de pellicule-photo disparaissent dans le ventre du train, comme si elles n'avaient jamais existé. Seule l'odeur de déchets humains persiste. Mance retire son doigt du bouton et expire profondément. Elle se laisse tomber lâchement contre la cloison verte en serrant les bras sur son corps et ferme les yeux en tremblant. Sa tête est balottée de gauche à droite par le wagon qui gigote sur les rails. À l'extérieur de la cabine, quelqu'un agite la poignée de porte.

Mance ouvre soudain les yeux: elle aperçoit la jeune femme livide qui est appuyée sur la cloison, devant elle, et qui la fixe comme un cadavre. Elle reste

immobile, le coeur fulguré, le souffle saisi. Guette l'autre dans le blanc des yeux. Les roues du train crissent sur les rails. De longues minutes de film, de l'autre côté de la fenêtre, mais ce temps n'existe plus. Devant Mance, rien ne bouge. Leurs paupières clignent en même temps.

La poignée de porte recommence à faire du bruit. Les deux femmes se détournent, se retournent. Des gouttes résonnent dans le lavabo. L'autre a des larmes plein les joues. Mance avance d'un pas, la vue tout embrouillée. Doucement, elle pose une à une ses mains tremblantes, devant elle, au-dessus du lavabo. Sans dire un mot, l'autre exécute les mêmes gestes, simultanément. Et ainsi elles se regardent pleurer, tête contre tête, un même visage.

# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (QA-3)



**APPLIED IMAGE, Inc**  
1653 East Main Street  
Rochester, NY 14609 USA  
Phone: 716/482-0300  
Fax: 716/288-5989

© 1993, Applied Image, Inc., All Rights Reserved